

LA SAVOYE
DE IAQVES
PELETIER
DV MANS,



*A Tresillustre Princesse Marguerite
de France, Duchesse de Savoie
& de Berry.*

Moins & meilleurs.



A ANECY,
Par Jaques Bertrand.

M. D. LXXII.





PREMIER LIVRE
DE LA SAVOYE.

A TRESILLVSTRE PRIN-
CESSE MARGVERITE DE
France, Duchesse de Sauoye
& de Berry.



*VOUS, de la Grece hostesses an-
ciennes,
Qui à present estes Sauoisiennes,
Inspirez moy des dons de vostre
Dieu,*

*Lesquelz ie vien rechercher sur le lieu:
Pour mieux chanter l'admirable facture
Des bastimens ouurez de la Nature,
Et les auis que vous m'avez donnez
Par les hautz Mons que i'ay enuironnez.*

*Et toy, sans qui point de los ne merite
Cete entreprise, ô franche MARGVERITE,
Illustre sang du Iuppiter François,
Ici conuent que Pallas tu me sois,
Et s'il y a Deesse plus profpere,
Representant & les Seurs & le Pere,*

Vu que l'esperoir d'icelles tu soutiens,
Et que l'esprit paternel tu retiens.

En ces partours que dire ie propose,
Si grand sujet, & si diuers s'expose,
Que la Nature en confuse beauté
Le iugement de choisir a osté.

Car quand ce vient que l'ouurage on contemple
Plein de façon, sans patron ni exemple,
On a de quoy les causes en tirer,
En quoy se plaire, & de quoy admirer:
Des hanz sommetz la raison s'imagine,
Pour quoy ilz sont des Fleuves l'origine:
Vne eau sans air, tousiours va haut tendant:
Ayant pris l'air, tousiours va descendant:
Et court sans fin, tant qu'elle soit reçue
Au grant giron dont elle estoit issue:
Ainsi la Mer se vide & se remplit,
Et sa rondeur eternelle accomplit.

Pourquoy en haut l'aspre gelee esprise,
Le clair Soleil & ses rayons mesprise,
Et aus lieux bas, où le Soleil n'appert
Si longuement, en moins de tems se perd:
Les raiz luisans, qui libres s'eslargissent
Sur la campagne, abondamment agissent,
Et à loisir: car leur proiection
Sa force accroit par la reflexion:
Mais la hauteur, où le Soleil applique
Ses raiz disioinz, & de trait plus oblique,
Ne peut garder cete viue chaleur
Si longuement en sa plaine valeur.

Pourquoy d'Eco, dont l'oreille est deçue,

L'eau resonante est tellement reçue,
 Que le passant veut voir à l'approcher,
 Si ce ruisseau est dedans le Rocher:
 Comme au Miroir la polie verriere
 Fait voir l'objet, estant close derriere:
 Et comme l'eau ne pouuant transparoir
 Outre le fons, fait le mesme apparoir,
 Ainsi d'Eco est la voix reboutee,
 Quand l'air s'entonne en la Roche voutee:
 Et quand les crotz & circuiX cauernens
 Rendent le son qu'ilz ont cueilli en eus.

En trauersant par les Roches hauteines,
 On voit saillir les premieres Fontaines,
 Qui donnent nom aus plus petiz Ruisseaux,
 Dont s'enflent ceus qui portent les vaisseaux:
 On voit comment vne Eau aquiert sa force
 En se mouuant, sans qu'autre eau la renforce,
 Par le moyen de son canal, reduit
 De plus estroit, en plus large conduit.
 Tout ainsi fait la matiere allumee,
 Qui au foyer rend bien peu de fumee,
 Par le tuyau peu à peu s'estendant,
 Puis par dehors au large s'epandant.
 Cet Air fecond rend les choses diffuses,
 Par les vertuz de ses espriz infuses:
 Vn Vent petit augmente son pouuoir
 Au long aler, & la rouë au mouuoir.

Entre les Eaus de la Nature insignes,
 Les Lacs par fons sont de merueille dignes:
 Les vns sont bas, entre les Mons compris,
 Aucuns d'iceus les plus hauz lieux ont pris:

Des vns les eaux plus que d'autres vtils:
 Les vns fecons, les autres infertiles:
 Tous peu à peu hors leurs riuës sortans,
 Et sur leurs bors par ondes reflotans.
 Quand en leurs fons tousiours plein se limitent,
 De l'Ocean la nature ilz imitent:
 Ilz ont des rocs, & des gouffres par fons,
 Comme la Mer, où n'y a point de fons:
 Par où les vens, qui sourdent, & s'augmentent,
 Des floz ondeus comme en Mer les tormentent:
 Et qui leurs tems & certains signes ont,
 Si trop nouueaux les bateliers ne sont.

Et se croit bien que les Fleuues trauesent
 Par souz les Mons, & que les eaux se versent
 De Lac en Lac: qui tousiours abondans,
 Sont l'un à l'autre en leurs fons respondans.
 Bien deuoit estre vne telle contree,
 Celle où iadis Cireine ouurit l'entree
 De ses palais moites & cauerneus
 Au triste filz Aristee, & penoux,
 Ayant perdu d'une mort languoureuse
 Les beaux esseins de doussueur liquoreuse:
 Ell luy montra & l'adresse & l'endroit,
 Où le deuin Protee il surprendroit:
 Et eut le soin de le conduire adonques
 Par les chemins des humides spelongues,
 Dont les detours conduisent par leans
 Iusques aux bors des diuers Oceans:
 Desquels les eaux souz l'areine epurges,
 Et par certains soupiraux degorgees,
 Changent leur sel en liquide fraischeur,

Sedant la soif, & le chaud dessecheur.

Il vit couler tous les Fleuves grand erre,

Cler resonmans par dessouz la grand' Terre:

Or choir en bas, or se hausser amont

Pour trouver l'air à la pointe d'un Mont,

Dont roidement leurs eaus ilz precipitent,

Pour arroser ceus qui la terre habitent,

Et leur nourrir les diuerses façons

D'arbres, d'oiseaus, d'herbes & de poissons.

Il vit la Seine à la source petite,

D'un mesme nom avec son Fleuve dite:

Qui par Bourgogne, à Châtillon descend,

A Bar, à Trois, où seul ancor' se sent:

Mais tost apres d'Aube s'estant fait large,

De ses bateaux à Nogent il se charge.

Et vers Prouins, Yonne & Loin beuuant,

Et puis Melun & Corbeil abbreuuant,

A Charanton prend Marne dans sa riuë:

Et ainsi grand, au grand Paris arrive,

Passant le pont en arches comparti,

Euure de main d'Architecte basti:

Et puis celuy où tant de mohlins tournent:

Et cil ancor' où les tresors seiournent,

D'or, pierrerie, & labour martelé:

Mesmes celuy Petit pont appellé.

Puis transcourant la structure seconde

Du pont Seinclou, que luy dressa Iuconde,

Vient à Conflans, où l'Oise perd son nom:

Puis descendant par Mante, & à Vernon,

Au Pont de l'arche, à Rouan, qui commande

Par ses arretz à la terre Normande.

Aiant receu l'eau salee & les Nausz,
Meurt en la mer des Septentrionnaus:

Loire, qui sort d'Auuergne montueuse
Pour abbreuer de son eau fluctueuse
Le long país des Viles & terrois,
Par ci deuant plus frequentez des Rois:
Orleans, Mun, (l'un l'Etude renomme,
De l'autre ancor' son Poete se nomme)
Blois & Amboise & les beaux iardins vers
De Tours, experte en l'ouurage des vers:
Schinon, Saumur: puis de course plus basse
Dessous les Pons de bois conioins il passe,
Aupres d'Angers, là où le Droit s'aprand.
Au mesme lieu les trois Fleuues il prand,
Même, & le Loir, & nostre Sarre ensemble
Et les trois noms des Poetes assemble.
En fin ce Pere, à Nantes va souz Mer,
Luy & tous ceus qu'il boit, se consommer:

Garonne, issant des Mons confins d'Espagne,
Qui de ses flaz pierrens Toulouse bagne:
Et abbreuant les Gascons d'Agenois,
Chet à Bordeaus, teste du Guyennois:
Où la Dordonne avec elle meslee,
De l'eau des deus Gironde est apellee,
Dessus Lermont: où la Mer restotant,
A Blaye vient, son court nom luy ostant:

Le Rhône ayant des froiz Grisons sa source,
Qui par le lac Lemman passe de course,
La calme Sône à Lyon enleuant,
Et puis les murs de Vienne lauuant,

Se va enfler d'Isere, ia plus noble
 D'auoir passé au trauers de Grenoble:
 Puis descendant entre Tein & Tournon,
 Court à Valence, Etudes de renom:
 Et par l'Oriol abbreuuant la campagne
 Du Viareis, Montelimar il bagne.
 De là, ayant transcouru son tiers pont,
 Va arrouser la Cité qui repond
 Au Rommein siege: où passant souz les arches
 D'euvre massif, il entre sur les marches
 De la Prouence: Et la Sorgue aualent,
 Claire du Poete à sa Laure parlant,
 Boit la Durance, & le Gard, qui bruit meine
 Du triple pont de structure Rommeine:
 Puis entredens Beauquere departant
 De Tarascon, & tantost s'ecartant,
 L'un de ses bras par Arles il transporte
 Dedans la Mer: l'autre pres d'Aiguemorte:
 Et à l'entrer, l'eau douffe, murmurant,
 Contre le sel va longuement durant:
 Mais l'Archipel, quoy qu'un tems il la soufre,
 Et sa douffeur & tout son bruit engoufre.
 Là le vaisseau du Pilote inexpert
 Et hazardeus, souuentes fois se perd.

Or laissons là le cher filz de Cireine,
 Et la contree humide souzterreine,
 Et son Protec: apresent nous aimons
 La liberté des eaus, & l'air des Mons.

Dedans le Lac, que le Bourget denomme,
 Le Lauaret friand, seul se renomme,

Haran d'eau douffe, & viuant tout à part,
 Mort aussi tost que de l'eau il depart.
 Là le Heron vole haut, & crie aigre:
 Là est l'Arlette au corps plumus & maigre,
 Qui d'œil agu va sa proye chassant,
 Et à fleur d'eau la ravit en passant:
 Le Cormoran, qui iusqu' au fons transperse,
 Pesche la Truite au milieu del'eau perse:
 Ayant son corps aussi prompt mouuement,
 Comme son œil regarde viuement.

Dessus ce bord est la fameuse tombe
 Des Ducs defuns, deserte Hautecombe,
 Fondée en biens, & en murs erigez:
 Ceus là bien pris, & ceusci negligez.
 Là par merueille vne eau du roc deuale
 Endroit midy, gardant vn interualle
 D'arrest & cours, par tems alternatiz:
 Qui souz la pierre ainsi sont departiz
 Que l'eau, qui sort par floz & à la foule,
 Chet en la cuue, & à loisir s'ecoule:
 Et ce pendant la source s'intermet,
 Puis tost apres autant y en remet.
 Ainsi se fait l'Euripe par reprises,
 Souz le ressort du roc si bien comprises,
 Que les humains artifices n'ont pas
 Leurs manimens de plus iuste compas.
 Et de cete eau la terre proche imbue,
 Fait vn marais, où est l'Islette herbue,
 Qu'on voit nager lors qu'il y a grand'eau,
 Par là dessus, ainsi comme vn bateau.

Vne autre Islette au petit Lac mouuante

De Cheuelu, montre quel cartier vente:
 Car là dessus s'est vn arbre produit,
 Qui sert de voile au vent qui la conduit.
 Tant qu'on voudra, l'Egiphtienne fëue
 A fleur du Nil s'enracine & se lëue:
 C'est vne mote, où la semence on met,
 Et qu'à cete eau limonneuse on commet:
 Mais ici l'eau fournit sa couuerture
 Sans aide aucun, de terre & de verdure,
 Qu'elle fait bien meinttenir & nourrir,
 Tant il s'en faut qu'el' la doie pourrir.
 Ainsi les faitz de Nature procedent,
 Et l'un à l'autre euidemment succedent.
 Bien l'Air de l'Eau se doit faire aisément,
 Puis qu'il s'en fait le plus gros Element:
 Ainsi tousiours les quatre qui varient
 Leur mistion, & tant se contrarient,
 Font vn accort sans fin, en s'embrassant,
 Et par entr' eus les substances brassant.

Bien se connoit celle ouuriere altissime
 Auoir transmis ces sources à la cime,
 Tant pour les Mons nourrir & humecter,
 Qu'aussi pour l'homme en profit delecter,
 Quand au milieu des plus hautes Montagnes
 Ell' y a mis prayries & campagnes,
 Donnant à l'homme exercice à propos
 D'utilité, de peine & de repos.
 Et quand ce vient que le Soleil remonte,
 Portant l'Esté, qui les froidures domte,
 Vous y auez blez & herbages vers,
 Qui ont esté souz la blancheur couuers,

Incontinent que les Neiges pendues
 Par le Soleil des Iumeaux sont fondues:
 Dont les ragaz & bouillons rauineus
 Portent les Rocz par le val ruineus.
 Tant ne se montre outrageus un grand Fleuve
 En plein hyuer, quoy que long tems il pleuve,
 Qu'en plein Eté, le murmureus Torrent
 Au depourru implacable se rend.
 Par là se font les petites Riuieres
 En peu de tems intraitables & fieres.
 Que si ancor' l'air de pluye est troublé,
 Le grand debord horrible est redoublé.
 Le cours errant des Vsses, qui deriue,
 Sable & caillous roulant par fons & riue,
 Les passans naye en son gué deceuant,
 Que lon passoit à l'aise un peu deuant.
 Et le Torrent, à qui l'horreur bruitiue
 Auoit fait nom: mais la tourbe creintiué,
 Pour l'appaiser, par un accord de tous,
 De Nant bruitif, l'a changé en Nant doux.
 Mais qui dira les bruyantes ondees,
 Et les frayeurs de ces eaus debordees?
 Lors que se romt le grand monceau glacé,
 Qui sert de bonde à l'estang amassé?
 Dont la rauine horrible & furieuse,
 Tout à un coup faite victorieuse,
 Gete à l'enuers ce bouluar remparé:
 Et par l'ouuert qu'elle s'est preparé,
 Sort en façon d'une Montagne ondeuse:
 Et diroit on, à l'issue hideuse,
 Qu'alors alors se doiuent deplacer

Les Mons massifz, pour la laisser passer:
 Quand les Rochers elle heurte & arrache,
 Et les roulant, en telz coins les attache,
 Que par apres on pense qu'en ces lieux
 Ilz ont esté depuis les siecles vieus.
 Par ce deluge afreux, epouuantable,
 En peu de tems, pour long tems lamentable,
 S'en vont auual les beuz & les cloisons,
 Les habitans avecques les maisons.

Par ces Vallons, les riuieres neigeuses
 Sont aus humeins presqu'en tout dommageuses:
 Troubles par tout, & froides sont les eaux,
 Nuisans au corps, sans poissons, sans oiseaus.
 Mais au moyen des conduites lointaines,
 Par les tuyaus arriuent les Fontaines
 Aus lieux Bourg'ois. Sauoye, sans cela,
 Auroit le moins de ce que plus ell'a.
 Et ceus qui n'ont des Fontaines l'aisance,
 Estans contreins de boire, par v'sance,
 L'eau des Torrens, bien peu y a d'entr'eus,
 Que lon ne voye en deuenir goitreus.

Courantes Eaus, dont l'eternelle fuite
 Meintient son cours d'inuuable suite,
 Bien est le lieu fecond, dont vous saillez,
 Vu qu'en courant iamais ne defaillez:
 Bien grand l'ouurier qui vous a assurees
 Dans voz canauz, & de Rocz emmurees,
 Pour affermir & de veines & d'os
 A cete Terre & le ventre & le dos.
 On voit à l'œil, par votre force exquise
 La vraye essence aus choses estre aquisse:

Vous te

Vous temperez des corps les grans exces
 S'ilz sont trop chaux, ou bien s'ilz sont trop secz:
 Vous auancez les herbages qui croissent,
 Et tous les fruiX qui sur terre paroissent,
 Les Minerauz souX la terre logez
 Sont tous par vous premierement forgez.
 Mesme en passant par les mines veineuses,
 Vous apportez aus rines areineuses
 De l'or exquis les greins perlez & blons,
 Entreluisans par l'obscur des sablons.
 Que si l'E. Espagne vn Tage iaune extolle,
 Frigie vn Herme, & Lidie vn Pactole:
 Bien peut Sauoye auoir mesme renom
 Pour ses Ruisseaux, qui d'or ont pris le nom.
 Mesme le Rône a son areine blonde
 Par ses confins. Ainsi Sauoye abonde
 Des dons diuers, qui sont particuliers
 Aus regions pour grans & singuliers.
 Par l'Ocean & par vous, la grand masse
 A se mouuoir sa pleine force amasse:
 Puis les deus clairs Elemens d'alentour,
 Plus viuement accomplissent le tour:
 Et vous rentrant en la Mer qui vous pousse,
 Ne la croissez, & ne la rendez douffe,
 Elle gardant tout' vne sa rondeur,
 Son mouuement, sa saueur & grandeur.
 Que dirons nous de la Neige qui tombe
 En vn monceau, tout le long de la combe?
 Quand par les Vens arrachce elle part,
 Ou quand le chaud par dessouz la depart:
 Voire & conuient que les passans auisent

De marcher coy, & qu'entr'eus ne deuissent,
 Et a lon vu (merueille) au seul parler
 La Neige rompre, & en bas deualer:
 Soit que la voix, qui à l'air donne branle,
 La pesanteur ia ruineuse ebranle:
 Et que l'effort du marcher pesamment,
 Jusques au lieu monte continemment.
 Ainsi s'en vient la masse à la renuerse,
 Qui son lourd fais tout aual bouleuerse:
 Non qu'au partir ell' ait si grand' durté,
 Mais en roulant, de son pois abeurté,
 Amasse en rond tousiours Neigerecente,
 Si tost, si fort, de si longue descente,
 Que du fracas qu' ell' va par l'air donnant,
 De loin cuidez ouir le Ciel tonnant,
 Ou ce qui semble à la celeste foudre,
 L'horrible son de la machine à poudre:
 Cete Lauanche au choir se vient ouvrir
 Au heurt des roc, & tout le val couvrir:
 Ou (qui la foy de l'ouye surmonte)
 Ce fais massif venu aual, remonte
 Contre le Mont opposite estendu,
 Presqu' aussi haut qu'il estoit descendu.
 N'a lon pas vu cete boule massiue
 Se rebondir d'une force excessiue
 Vers l'autre Mont? & auoir acrasez
 Les vilag'ois es hauz liens accasez?
 Et si le son est hideus & horrible,
 Le souflement est bien aussi terrible,
 Quand les tronsons des gros Sapins branchuz
 Deracinez, du seul vent en sont chuz

Or auient il que ces Alpes chenues
 Al'œil lointein ont semblance de Nues:
 Car vn corps clair, de pres a autre egard,
 Que quand il est distant & à l'ecart:
 Et les couleurs, qui semblent bien natiues
 En l'Arc du ciel, ne sont que putatiues:
 Les Nues mesme ont leur conuexité
 Par apparence, & non par verité.
 Car l'air moyen, par la vigueur solaire
 Gros ou sutil, & l'espace ocularre,
 Rendent ce sens, qui voit, ou pense voir,
 Sur tous les sens facile à decevoir.
 Quant au Soleil, qui semble pale ou rouge,
 Grand ou petit, iamais pourtant ne bouge
 D'un ferme estat: & la Lune souuent,
 Qui nous promet chaud, froid, ou pluye, ou vent,
 Se montre blesme, ou rouge, ou orangee:
 Bien que iamais elle ne soit changee,
 Fors quand la Terre en ses defaux hidens,
 Fait du Soleil & d'elle l'entredens.

Ancor, des Mons la face nous expose
 L'estat de l'Air auquel il se dispose:
 Souuent en haut on voit s'amonceler
 L'air vapoureux, & là se congeler
 Tout alentour, & s'en faire vne Nue,
 Qui au milieu du Mont est retenue:
 Et qui voudra par fois prendre le soin
 De la iuger de pres comme de loin,
 Il trouuera, quand par là il trauesse,
 Cete vapeur estre bien peu diuerse
 D'une rosee: Et lors que l'epaisseur

*Est accomplie en sa iuste grosseur,
S'elle de soy est aquatique toute,
Force sera qu'en pluye elle degoute:
Mais s'elle n'a que du seul vaporeus,
Se refondra au Soleil chaleureus.*

*Si quelque fois laissant la Nue basse,
Jusqu'au plus haut de la Montagne on passe:
L'air tout serein au dessus on peut voir,
Et au dessous en mesme tems pleuvoir.*

*Or qu'alantour de ces Montagnes creuses,
Par soupirans les humeurs vaporeuses,
Qui la dessous ont long tems reposé,
Saillans en l'air, le facent disposé
Au chaud, au sec, ou a chaque contraire,
Bien, il s'en peut ferme raison extraire:
Mais que d'une eau, d'heure en heure expirant
L'humeur en l'air, qui la va attirant,
Puisse saillir vne vapeur si preste,
Qui tout autour emenne la tempeste,
Quoi que du lac de Beaufort il soit dit,
Vers les disans i'en laisse le credit.*

*Entre ces Mons on voit trois droites pointes
D'une hauteur, jusques aus Nues iointes,
Qu'elles on dit: & de ces trois Rochers,
Semble de loin que ce soient trois clochers:
Qu'on ne sut onq atteindre jusqu'au feste,
Tant est ardue & pointue leur teste:
Sinon qu'a pair sont les Mons, ce dit lon,
Du Galibier, & de Rochemolon.
Tous les surpasse ancores le Montuise,
Planté au lieu, qui Dauphiné diuise*

*Du Marquisat: Et le Pau qui en sourd,
Se perd souz terre un tems, puis se resourd.*

*Mais qui croiroit deuoir estre egalees
Par trait de tems, les Roches Et vallees?
Les comparant ensemble, lon diroit
Qu' auparauant le monde finiroit.
On voit les Rocz neantmoins qui se rompent,
Et par le tems se s'ichent Et corrompent:*

» *Ce qu' en un lieu la Nature defait,*

» *De mesme suite ailleurs elle refait.*

*Ne voit on pas vne Colline ostee,
Et d'vne asuete en autre trnaportee,
Pres Maurienne, où l'eau tant la mina,
Que toute entiere auall l'achemina?
Comme iadis le Rhône qui tout ronge,
Dedans Vouache, es confins de Coulonge,
Fit deplacer un tertre tout entier,
Arbres Et tout, en un autre cartier.
Pres Anecy vne Montagne mise
Au bord du Lac, s'est peu à peu souz mise:
Et les Chasteaus, que voir on ne pouuoit
De bord en bord, or aisément on voit.*

*Puis regardant par ces Montagnes grosses
Les Rocz pendans, les voütes Et les fosses,
Où vous creignez, quand vous passez aupres,
Les grans cartiers qui à tomber sont pretz,
On peut iuger que tant de places vides,
De se remplir selon nature auides,
Rendront en fin ces monceaux atterrez:
Ou les fors Vens là dedans enferrez,
Faisans trembler la masse terrienne*

(Eprouué l'as nagueres, Maurienne,
Et toi, Montier, tant de fois l'as senti)
Applaniront le fais appesanti.

Et de Mians les abiz en font preuue,
Par le debriz, qui ça & là se treuue:

Quand du Rocher la grand' cime partit,
Et tant de Bours en abîme abbatit.

Les fortes Eaus, qui leurs courses alongent,
De iour en iour les Mons cauent & rongent:

Qui contreindront, à force de miner,
Le grand amas en fin de ruiner.

Que dirai plus? les Montagnes n'échappent
L'effort cruel des hommes qui les sapent,
Pour arracher l'or au ventre caché,
Auec le fer, qui en fut arraché.

Et les Metaus, qui es mines demeurent,
Sont bons témoins des Rochers qui se meurent:
Dont le terrestre au long tems se mang'ant,
En autre corps plus fin se va chang'ant.

Qui plus de l'air & du feu participe,
Qui de la terre, & plus tost se dissipe:

Qui aisément est fondu & plié,
Et qui d'humeur aquee est plus lié:

Pois, fermeté, & couleur, sont les formes,
Qui par entr'eus les font estre difformes,

Selon qu'est l'air & le Soleil actif,
Et l'eau passant par le terroi natif.

Ilz sont long tems cachez dans la matrice,
Autre long tems traitez souz la nourrice,

D'humeur, de sec, plus ou moins durcissans
D'air & de feu plus ou moins claircissans.

*Mais qui dira la grand' temperature,
Et le sauoir, dont maitresse Nature
Les cuit, les trampe & forge de sa mein,
Laisant la reste à l'exercice humein?*

*Ancor' voirrez les pierres transparentes
Dedans les Rocx, de formes differentes:
Safirs, Cristaus, Diamans reputez,
Contentans l'œil, s'ilz auoint leurs durtez.
Et bien souuent l'ouuriere qui les trie,
Les a taillez d'une telle industrie,
Que la planure & lignemens sutilz
Feroient bien honte à l'Art & ses outiliz.
Ainsi les Rocx en corps se conuertissent
Plus fins & clairs, & tousiours s'appetissent:
Ainsi les Mons par tems deuiendront pleins:
La terre, mer: & les lieux vides, pleins.*

*De ces Rochers la rudesse diforme
Par art humein a reçu autre forme,
Rememorant & l'ouurage & les meins
Des anciens, & mesme des Rommeins:
Qui retrouvans les choses memorables
Es lieux remuuz, les rendoint honorables.
Viuiers en a piliers & chapiteaus,
Tombeaux grauez avec leurs ecriteaus:
Mais la durté du long tems, qui varie,
Et qui les ars reduit en barbarie,
Les beaux labours des monumens poliz
A deplacez, brifez & demoliz:
Et les escritz de compassees lignes,
Mis a l'enuers aus coins des chams & vignes:
Rien ne restant de l'artificiel,*

Sinon un peu de superficial.

Ainsi l'Enuie'publiense, gourmande

Les faitz humeins, & a mepris les mande.

Puis delaisant l'homme a s'euertuer,

Ne peut ses faitz, ne soi perpetuer.

Mais la Nature enseignee sans maistre,

A delaisse' l'eau des Beins en son estre

D'Ais la pierreuse, où les peres auoint

Mis leur sinal, du tems qu'il z s'y lauoint:

Des chaudes Eaus s'y retreuuent les cuues,

Pour suruenir de salubres estuues

Aus languissans, par deus effetz, dont l'un

Retient du soufre, & l'autre de l'alun.

Tele deuient l'eau qui a ete' douffe,

Passant les liens, où la froideur repousse.

Le chaud au fons, qui tempere & qui cuit

Le naturel du terroi qui ly duit.

Là les Serpens, des creus sans nombre sortent,

Que sans danger au sein les enfans portent:

Car du terroi mineral la tiedeur,

Leur amortit du venin la froideur.

Or qui diroit tant de sentiers qui virent

Parmi ces Mons abruptz, que iadis firent

Les durs Bergers, ça & là trauersans,

Pour chercher l'herbe à leurs moutons paissans?

En ces contours, les Vens, qui l'air noircissent,

De gel tranchant, les visages gercissent:

Là le passant mal se peut tenir droit,

Lors qu'en entrant par le passage etroit

Des deus Rochers, soudein lui vienent contre

Les tourbillons, à la foule & rencontre,

L'envelopans: dont l'effort orageus
Plus a d'obstacle, & plus est outrageus.

Quand vous montez, vous semble que la cime
Soit cellela que votre vûë estime:

Mais à voz yeus souuentefois deceuz,
Tousiours se montre un plus haut lieu dessus:
Puis en passant par ce chemin sublime,
Vous entendez, ainsi que d'un abîme,
De ces Torrens les bouillons depiteus
Contre les Rocx qu'ilz trouuent deuant eus.
En ce haut Ciel, un air qui regne & vente,
Voz sens nouveaus etonne & epouente,
Qui traavaillez, regardant contre bas
A rassurer votre œil & votre pas.

„ Ardens desirs, qui les hommes affolent

„ D'aler plus haut que les oiseaux ne volent.

Quele horreur c'est, quand le Rocher pendant
Est de tous tems sa ruine attendant,

Et que les Vens, qui là haut se depitent,

Rompant le fais, en bas le precipitent,

D'un tel randon & fraieur, qu'en cheant,

Vous fait sembler la Montagne au Geant,

Qui blaphemant les Dieus & la machine,

Secoût le fais qu'il a dessus l'echine:

Dont les cartiers ebranlez de leur pois,

Font retentir la vallee & les bois.

O quantes fois, si à autre heure ilz chussent,

Le laboureur aus chams acablé vissent!

Ces Montagners, du Ciel sont regardez,

Et de ces haults precipices gardez:

Alez y voir, & vous voirrez où meine

La couuoitise & la pratique humeine,
 D'auoir osé mettre le pie es lieux,
 Qui de ça bas donnent horreur aus yeus:
 D'auoir rendu la hauteur accessible,
 Ce qu'à la voir ne sembloit point possible:
 Mesme auoir fait par frequentation,
 Des lieux perduz, lieux d'habitation.
 Soient tant qu'on vent, les Montagnes ardues,
 Les voyes soint par la Neige perdues:
 Si auez vous au haut & au milieu
 Vilages meintz, bastix de lieu en lieu.
 Cete hauteur, en partour suspendue
 Fait le país de plus grand' estendue:
 Aussi est il plus peuplé & garni,
 Que s'il estoit en campagne applani.
 Merueille grand', ces lieux tous pleins d'aspreste
 Et de traual, ont toutesfois la presse
 De ceus qui sont l'an tout entier contens,
 Pourueu qu'il viene vn seul quart de bon tems.
 Et toi, Bessan, penetré de la Bize,
 Et Bonneual, où l'Arc sa source à prise,
 Voz habitans sont aus froides saisons,
 De Vens & Neige assiegez es maisons:
 Et leur famille ainsi emprisonnee,
 Vit demi an du peín d'vne fournee.
 Contre le Vent ilz vsent pour chassis,
 De clairs glaçons es fenestres assis.
 Et toutesfois cete terre natine
 Leur est si douffe, & si recreatine,
 Que ne pensans autres endroiz meilleurs,
 Onques n'ont eu desir de viure ailleurs.

Puis quand ce vient que les Iumeaus rapportent
 Le beau Soleil, de leur fumiere ilz sortent,
 Pour voir le Ciel, quilz n'auoint veu depuis
 Quatre ou cinq mois, sinon du fons d'un puis.
 Vous les voirriez la face bazanee,
 Mener beufz gras & moutons d'une annee
 Vendre au marché, cheureaus, fourmages, euz,
 Et rapporter de beaux testons tous neuuz.

Vne autre afsiete etreinte de gelee,
 Ceus du pais Glacier l'ont appellee,
 Detroit horrible, en long & parfondeur
 Tout endurci d'eternelle froideur.
 Des que les Mons vindrent à apparoitre,
 En mesme tems ce gel y vint à croitre:
 Et peu à peu ces Rochers de glaciz
 Maugré l'Esté se sont faitz plus massiz.
 Je ne croi pas que les Hiperborees
 Soient transpercez de plus aspres Borees:
 Car le Soleil, qui en vn tems s'y tient
 Tousiours leué, quelque Esté y meintient:
 Mais en ce lieu, dont l'horreur glaciale
 Va depitant l'ardeur solstitiale,
 N'y a rondeur, ny forme d'orizon:
 Le iour y est comme en vne prison:
 Et si n'y a en l'etrote contree,
 De tous les Vens, que pour la Bise entree,
 Au long des Rocz, desquelz le haut sommet
 Luire entredeus au Soleil ne permet.

Ce lieu pourtant ne s'est pas pu defendre,
 Qu'en meintz endroitz ne soit cõtrent de fendre:
 Car l'eau coulant deffouz l'a dilaté,

Et des le fons ouuert & eclaté,
 Par la tiedeur que la froideur regete
 Encontrebas, & la y tient sugette:
 Mesme les creus qu'ell a au large ouuers,
 Sont de verdeur, tous tems de l'an, couuers:
 Le Bouquetein souz cete large voute,
 Gros & cornu, l'herbe pature & broute:
 Le sang duquel, est celuy entamant
 La pierre aus reins, & le dur diamant.

Et toutefois l'abimeuse fendace,
 Le vent, l'hyuer, cede a l'humeine audace,
 Auec crampons acerez franchissant
 Ce dur chemin perilleus & glissant.
 „ Que voulez vous? la trop actiue enuie
 „ De trafiquer, ne respecte sa vie:
 „ Quand ell estime un long chemin plus gries,
 „ Quoi qu'il soit seur, qu'un dangereux & brief.

Ces Mons arduz etoint les iustes termes,
 Que la, Nature auec fondemens fermes
 Auoit donnez, pour separations
 De Ciel, de meurs, de langue, aus nations:
 Qui toutefois leur laissa des traueses
 Assez à point, pour traiter leurs commerces,
 Pour s'entreuoir: brief, teles qu'il s'usit
 Aus couuoiteus de plaisir & profit.
 Mais quele ardeur, ou plus tost quele rage,
 De l'Afriquein anima le courage,
 Quand pour passer son equipage gros,
 Auec vinaigre & feu brisa les Rocx?
 Pour enuahir la terre separee,
 Dont la retraite est si mal preparee,

Que bien peu vaut, ou rien, au bon soudart,
 En ces detroitx vertu de main ou d'art.
 Quelz appetiz de victoire implacables
 Ont attelé tant de chars & de cables,
 Pour y guinder ces canons renforcez
 Par haut, par bas, par torrens & fossez?
 Au grand Rommein, né à la monarchie,
 Dont fut souuent cete bourne franchie,
 Coûta bien cher par tems & par hazars,
 A donner nom à tant d'autres Cefars.
 Oh si n'étoit le grand deul qui m'empesche,
 Je conteroï plus d'une perte fraische
 Des deus passans, montrant que l'entredens
 Etoit posé expres pour chacun d'eus.
 „ Mais qui rendra les cueurs hauteins dociles
 „ A leur repos? les choses difficiles
 „ Sont seul obiet du regne pretendu,
 „ Qui ne leur est iamais trop cher vendu.
 Les Sauoyens, que l'auarice honneste
 Iournellement aus trauaus amonneste,
 Estans en paix, voyent les estrangers
 Alans, venans, auenglez aus dangers.
 Ilz sont chez soi, & pour durer endurent,
 Regardans ceus qui pour endurer durent.
 „ Bon est le lieu, auquel tel comme on naist,
 „ On vit content d'estre cela qu'on est.
 Mais quoi? mes vers en ce lieu se lamentent,
 Que les malheurs du Siecle les dementent,
 Quand le venin des proches regions,
 A penetré par ses contagions
 Les Mons espais, rompant par sa malice

Bournes, rampars, Nature & sa police:
 Rendant les bons malicieux & fins,
 Plus que ceuslà qui sont hors leurs confins.
 Et toutefois de peur que ie n'accuse
 Moimesme à moi, mon œil propre i'abuse,
 En defendant au cueur, d'ajouter foi
 A tout cela que ie sen & ie voi:
 Et bien souuent en cet erreur souhaite
 A haute vois, deuenir de Poete,
 Le Labourreur qui cultiue le val
 Du froid Bessan, ou bien de Bonneual:
 Pour n'auoir point les ennuiz qui me cuisent,
 Ni les auis qui mon espoir detruisent:
 Pour auoir paix, & demeurer agré,
 Chang'ant de nom, de vie, & de degré.
 O fol propos! que pense ie? & que di ie?
 Oh en quel lieu mon esprit se redige!
 Quand ie me veü vanger de mon emoi,
 Pour meilleurer l'etat d'un autre moi!
 Ce mien souhait, & l'obtins ie ancores,
 Ne seroit pas pour cil que ie suis ores:
 Car moi etant vn autre deuenu,
 L'auroi pour lui mon desir obtenu.
 » Bien veins desirs: & bien fol qui desire,
 » Quand en cent pars son cueur romt & desire:
 » Rien n'est plus vein, qu'en cuidant euitier
 » Ce qui deplaißt, soimesme se quitter.
 Cesse tes pleintz, & à toi te compare,
 Et de ton fort toimesme te rempare:
 Pourquoi fuis tu? si tes rong'ans trauaus
 Tu as en croupe & par mons & par vans?

Seroit

Seroit ce pas bien folle fantaisie,
 D'auoir ta paix & liberté choisie
 Dedans les lieux distraitz, & neantmoins
 De tes chagrins les prendre pour témoins?
 Lieus detournez, hauteurs precipiteuses,
 Froid païsage, & voies raboteuses,
 Là où quant plus l'œil se trouue arresté,
 Plus a d'espace, & plus de liberté:
 Vangeurs esluz de ma sollicitude,
 Qui mesme auez trop peu de solitude,
 Si ce n'estoit que des lieux separez
 Je vâ cherchant tous les plus egarez:
 Si parmi vous ancor' n'est la macule
 Du sang Civil, duquel ie me recule,
 Ayant refuge aus asiles sacrez,
 Fuiant les lieux poluz & massacrez:
 Et toi, Eco, à qui mes vers raisonnent,
 De qui les fins distinctement resonnent,
 Fidele issue à mes plus iustes crix:
 Et toi, dieu Pan, témoin de mes Ecrix:
 Vous, Demidieus, & vous, Nymphes compaignes,
 Et vous, ô Seurs, habitans ces Montaignes,
 Ferez vous point par vos vniz accors,
 Quelque Genie amoureux d'un seul cors,
 Lequel rempli de votre faueur, entre
 Dedans ce rond, duquel ie tien le centre,
 Et dont les traitz loin de moi estenduz,
 De toutes pars dedans moi soint renduz?
 Nature grande, vniuerse & commune,
 Toute par tout, innumerable & vne,
 S'il est ainsi, que de toi i'aye ouuert

Ce qu'en

Ce qu'en ces Mons estoit clos & couuert,
 Si autrefois, quand ie t'ay imploree,
 Tu as souffert de moi estre honoree:
 Si tu connois que i'aille meilleurant,
 Pour le deuoir de ce mien demeurant:
 Brief, si ie suis de toi quelque parcelle,
 Et de ton feu quelque viue estincelle,
 Estant epoint des aguillons de toi,
 Quand ie te sen, ie t'anise & ie t'oi,
 Qui as planté en moi selon ma sorte,
 Ce qui de moi est possible qui sorte,
 Entretien moi de ton mieus, & ton plus,
 Si t'en rendrai le conte & le surplus:
 Elargi moi, & donne pour reprendre:
 Car à la fin que te pourrai ie rendre,
 Sinon cela dont tu voudras m'orner,
 Pour deuers toy plus entier retourner?
 Assure moi au moins de quelque grace,
 Pour tout cela qu'à ton honneur ie trace:
 Tant que par toi mon dessein prosperé,
 Trouue le but tel que i'ai espéré.



SECON D LIVRE
 DE LA SAVOYE,
 A TRESILLVSTRE PRIN-
 CESSE MARGVERITE DE
 France, Duchesse de Sauoye
 & de Berry.



*I ie vouloï dire toutes les places,
 Tous les detroiz pleins de nergen-
 ses glaces,
 Il s'i perdroit la grace & le plai-
 sir:*

Le tems ailleurs m'appelle, & le desir.

*Entre ces Mons, y git vn lieu d'aisance,
 Que i ai connu tout vn tems en presance:
 C'est Maurienne, où entre, à vn get d'arc,
 Le trouble Aruan dedans le bruyant Arq:
 Vile posée au cueur de la Sauoye,
 Et à peu pres au milieu de la voye
 De Chamberi, & du celebre Mont,
 Qui la depart d'avecques le Piemont:
 Meintz ornemens font le lieu digne & noble,
 Prez, chams, vergers, & liquoreus vignoble,
 Enrayonné par l'entredeus du val,
 D'un clair Soleil, qui au tems estiu
 Plus tost se montre, & plus la nuit differe,
 Qu'il ne feroit en vn plein hemisphere:*

Bien qu'en byuer un peu soit retardé
 Par le haut Mont de l'Austre regardé:
 Mais aus hauz iours, le frôt des Mons il touche,
 Quand il se leue, & puis quand il se couche:
 Et pourtant qu'à l'ouuert il les bat,
 Soudein au fons la splendeur s'en rabat.
 Alant au tour la Montagne pendante,
 Vous y voiez la campagne abondante,
 Et en tems deu, beuz, chœurs & brebiz,
 Se faisans gras des sauoureux herbiz:
 Que si du Mont vous est longue la peine,
 Vous descendez en la vallee pleine,
 Vous passag'ant au long des prez plaisans,
 Qui par trois fois se fauchent tous les ans.
 La au trauers, & au long se conduisent
 Les Ruisseletz, qui du Fleuve s'epuisent:
 Dont le clair bruit vous fait si vountiers
 Prendre repos souz les arbres fruitiers:
 Où vous cueillez la prune violette,
 La pomme douffe, ou la guigne mollette,
 Tout en son tems si bien entretenu,
 Qu'un fruit failli, l'autre est desia venu.
 Par ces Pourpris sont les herbes tendrettes,
 Pour meslier les salades aigrettes:
 Brief ce solage apporte sans grand coust
 Tout ce que veut l'honneste & du goust.
 Al' Artichot il est si profitable,
 Et au Melon, friandises de table;
 Que celuila de ces iardins Genois
 Cederait bien à l'air Mauriennois.
 Puis le Safran, de rougeur iaunissante,

Et de

*Et de saueur aus cueurs reioiſſante,
Y vient bien tel, qu'un mont Cilicien
Lui cederait ſon renom ancien.*

*Or en ce lieu faut que ie diſſimule
Le deſireus vouloir, qui me ſtimule:
Et ſi n'eſtoit mon plus urgent proget,
Ie m'ebatroi en ce ioyeus ſuget:
Ie chanteroi de l'eureus iardinage
Le grand plaisir, & l'utile ménage.
Tout le premier ici ſeroit nommè
Le Chou feuillu, & ancor' le pommé,
Et la Laitue en ſa rondeur ſerree,
Et pour l'hyuer noſtre Endue enterree:
L'Hyſope, & Mente, & le Thin ſauoureux:
Roſes, Euilletz, propres aus amoureux:
La Marguerite & purpurine, & blanche,
Et du haut Liz la fleur naïue & franche:
Le Baſelic, & Spic, dont l'odeur point,
Et le Souſſi, dont la fleur ne faut point:
Le Roumarin, la ſoeue Mariolaine:
Fenoil, Aniz, qui ſont bonne l'aleine.
Ie n'oubliroi le douſſatre Cherui,
La Paſtenade, & l'Asperge avec luy:
I'aiouteroi les Citrouilles au nombre,
La Courge fade, & l'humide Coucombte.
Puis les Capriers ie rendroi bien plantez
Au long des Rocz, d'un long Soleil hantez:
I'apporteroi en un païs estrange
L'odorant Myrte, & le pommier d'Orange:
Non les Figuiers, ni les Grenadiers francs,
Malaiſement le froid dehors ſoufrans.*

De celle

De celle Plante à Phebus consacree,
 Dont la couronne aus Poetes agreee,
 l'en parleroi', pour l'entretènement
 Du dous ombrage: & de meint ornement,
 Des pourmenoirs, des treilles entr'ouuertes,
 Des triples fleurs de Ioffemin couuertes.
 De ces beautez ie pourroi' deuifer,
 Et en leurs lieux & tems les diuifer:
 Aus Citoyens i' apprendroi' leur plaisance:
 Aus Laboueurs, leur domestique aissance:
 Mais en ces lieux il faut auoir respect,
 Que l'art trop grand à Nature est suspect:
 Et sans cela que de tems ie n'ay gueres,
 Ia ces Traitez se sont renduz vulgures,
 Si les humeins, de leur bien negligens,
 Ne se rendoint, en leur tout, indigens.
 Ie chante ici la naïue structure
 Des Mons ornez de moyenne culture:
 Qui ont ancor' des plaisirs non petitz,
 Si la raison guidoit les appetitz.
 Le Montagner tout guey s'en va en queste,
 A la pistole, ou bien a l'arbaleste,
 Et par ces lieux abruptz, sur les hauz iours
 Chasse aus Sanglers, aus Chamois, & aus Ours:
 Et à meint autre animal, qui s'appiete
 Par ces Rochers, chacun selon l'assiete.
 L'Ours qui s'en vient par le Rocher voisin,
 Pour trouuer proye, ou manger le Reisin:
 Le Loucernier, suçant le sang tout sangle
 Dedans le parq des Brebiz qu'il etrangle:
 Le Chat roussé, vinant dans le halier,

Bien plus cruel que le Chat familier:
 Et le Chamoy, à la corne recroche,
 Qui de plein saut passe de roche en roche:
 Et tout soudein qu'il se voit eschapé,
 D'un haut siflet par luy est l'air frapé:
 Comme donnant de cete deliurance
 A ses compains vrei sine & assurance.
 Mais quand il est trop pressé du chasseur,
 S'il voit son homme en serre & lieu mal seur,
 Passe entredeus, afin qu'il le deroque,
 Tant à s'aider Nature le prouoque,
 Et tant hardiz denient, de paureus,
 Ces animaux, es Rochers faitz pour eus.
 „ La raison seule, est celle qui fait creindre,
 „ Et des dangers le courage refreindre:
 „ L'homme, ouurant l'œil en ces pierrens detroix,
 „ Si perilleus, si ruineus & droix,
 „ A chaque pas croit qu'une mort y pende:
 „ Mais s'il auient qu'aus dangers ses yeus bande,
 „ Tout a vn coup à creindre il desapprend,
 „ Quand l'appetit pour le conseil il prend.
 Or s'il a peur d'aler à la rancontre
 De l'animal, qui ces dangers lui montre,
 Il a moyen de faire, en s'ebatant,
 Quelque butin, qui ne coüte pas tant:
 Le Lieure blanc il trouue par les Roches,
 Prenant ce teint des neiges qui sont proches:
 Et la perdris, Albine, il fait aler
 Dans le filet, l'abusant du parler.
 La Gelinote, es buissons rancontree,
 Et inconnue en l'air d'autre contree:

*Qui a vn goût delicat & exquis,
Passant la chair du Faisan si requis.*

*La Marmoteine, vne annee demie
Dedans son creus tout en rond, endormie:
Si qu'à la voir, ni mesme au maniment,
Ne semble auoir vie ni sentiment..*

*Estce par tour, que cete pecorette
Se fait treiner, en guise de charrette,
A la renuerse, es bras portant le foin
Dans le terrier, pour le commun besoin?*

*L'autre tandis, qui fait la sentinelle,
Estce que plus d'astuce soit en elle,*

*Qu'en sa compagne? etant pour agueter,
Et d'un siflet la troupe amonnester?*

*Puis quand le tems eschet, qu'elle s'yuerne,
Elle vous fait, par dedans sa cauerne
Vn faus chemin, dont le chasseur seduit,
Faille celuy qui au gite conduit.*

*O prouidence! vne beste estant nee,
Pour se mourir la moitié de l'annee,
Montrer ainsi, par vn instinct secret,
Façon de viure à l'animal discret!*

- „ *Nature donne vn choix & certain ordre,*
- „ *Par vn chemin, qu'elle ne laisse tordre:*
- „ *Mais trop d'auis, à l'homme soucieus,*
- „ *Trouble à tous coups ses faitz negocius.*

*Quand le Soleil, de la pointe estinale
Plus loin de nous peu à peu redeuale,
Et que des Mons, par ses raiz chaleureus,
Sont les herbiz tous druz & plantureus,
Lors le Berger ses vaches accompagne,*

Pour les mener au haut de la Montagne:
 Où il se tient, tout ce tems estival,
 Pres son bestail, sans retourner aual:
 Jusques à tant que de la Vierge Astree
 L'Astre doré ait ia passé l'entree:
 Et que les Vens d'Autonne desséchans,
 Ayent flestri la verdure des chams.
 Là sus il prend peine continuelle,
 Pour satisfaire à sa charge annuelle:
 En departant par un iournal detail,
 Les trois profitz qu'il tire du bestail:
 Desquelz celui de la cremeuse gresse,
 Et cil ancor' qu'en la fresselle il presse,
 Par toute terre, à tout le genre humain
 Traitant bestail, sont communs & à mein.
 Bons, ou meilleurs, ainsi qu'est la pature,
 Et sont par tout de semblable facture:
 Fors que souuent le fourmage mollet
 Ilz sont plus gras, sans ebeurrer le lait.
 Mais le tiers gaing, qu'en Sauoye ilz en tirent,
 Est le Serat, que du Latin ilz dirent:
 Au paisan de grande utilité,
 De peu de coût, & grand' facilité.
 Ilz sont tramper la racine d'Ortie
 En la liqueur du fourmage sortie,
 Qu'on dit lait clair, dont leur Aisi se fait,
 Nom du Latin, acide, contrefait.
 Puis au chaudron, où boult d'autre lait maigre
 Avec lait franc, ilz getent de cet aigre
 Ce qu'il en faut. Ces trois mistionnez,
 Font le Serat, bien proportionnez,

Second fourmage, & de grosse substance,
 Des pöures gens ordinaire pitance.
 Les Montagners, ainsi ont vüité
 Ce qui conuient à leur necessité.

Quand quelques fois les Ienices en nombre,
 Gisent par là, souz l'air de la nuit sombre,
 Sans rien douter, auient que l'Ours arpu
 Par lieux abrutz sort de son creus, mal pu,
 Sur le troupeau, mais les masles qui veillent,
 Tous deus d'accord au combat s'appareillent:
 Et chacun d'eus, d'ire & d'amour armé,
 Attend venir le Sauvage affamé.
 L'Ours sur les piez de derriere s'appreste,
 Et du Toreau veut arraper la teste,
 Deses deus braz, luy le col gauchissant,
 Et contrebas la teste flechissant,
 La corne en sus de grand' force rehausse,
 Et la cuirace à l'Ours velu il fausse:
 Qui tout ragenus de se sentir blessé,
 Sur le Toreau soudein s'est redressé:
 Et le serrant de l'une & l'autre pate,
 Bien peu s'en faut qu'en terre ne l'abbate:
 Mais le Compaing vironnant alantour,
 Offense l'Ours d'aler & de retour:
 Qui par l'obscur grince, escume, & rechigne:
 En s'eudant, & la terre egratigne:
 Et en arriere il pousse les cartiers
 Des gros cailloux, trouuez par les sentiers.
 Durant ce choc, les femelles creintines,
 Tout à recoy ont esté attentines:
 Dont l'auantage ont eu, mais non p.us franc,

Les deus mariz: l'un est atteint au flanc:
 L'autre de l'arpe au col porte l'enseigne:
 L'un à l'oreille, & l'autre au muscle seigne:
 Mais tous deus ont aus cornes amassé
 Le poil sanglant de l'ennemi chassé.
 Que si la nuit & l'avantage otroye,
 Que la Venice il achiere pour proye,
 Le corps meurdri de force embrassera,
 Et par les Rocz entier le passera,
 Sans aide aucun: non comme en la campagne,
 Le Lou questeur, d'autre Lou s'accompagne,
 Quand pour du fais l'un l'autre supporter,
 Le plus frais prend la brebiz à porter.

Qui penseroit qu'un Ours, lourd & sauvage,
 Fust si friand du miellens ourrage?
 Et qu'en un corps de si laid maniment,
 Fust si exquis & agu sentiment?
 Lui soit la grape à l'abandon permise,
 Qui est au gré des sens, & à l'air mise:
 Mais le Miel clos, & si pres de l'hostel,
 Comment est il senti d'un museau tel?
 Avec la pate il abat & desire
 La Rusche pleine, & les coütans de cire:
 Et engloutit un tant celeste don,
 Du Laboureur le plus noble guerdon.
 Et toutefois c'est la garde peu caute
 Du ménager, à qui s'en doit la faute:
 Qui des grans biens du peuple industriens,
 Doit par sus tout se montrer curiens.
 Oh que ie n'ay le tems tel que l'enuie,
 D'en dire ici l'artifice & la vie!

Mais

Mais si un iour des Muses m'est permis,
 Je reprendrai ce labour intermis.

Difons ici les Arbres, que Nature
 Produit es Mons, d'eminente stature,
 Droitz, odorans, larmoyeus, & gommez.
 Telz sont les Pins, beaux, rameus, & pommez.
 Et les Sapins, les Melezes, & Peces,
 D'usage grand, tous selon leurs especes.
 L'un à sa gomme entre l'ecorce & bois,
 L'autre contient en sa Torche la pois,
 Bois qui de flamme epris, la nuit eclaire:
 Nais le Meleze, a vne liqueur claire,
 Qui se reçoit sur le mois des Iumeaus,
 Qu'on dit Bijon: de bois & de rameaus
 Semblable au Pece: exquis pour l'artifice
 Du Charpentier, dressant son edifice.
 Celui Bijon, en Medecine a pris
 De Termentine & l'usage & le pris.
 Mais l'homme est bien d'ignorante pratique,
 Qui va chercher la mer Adriatique,
 Pour en r' auoir ce qui a esté sien,
 Le rachetant de sa peine & son bien.
 Ce qui est deu, par un droit legitime,
 Aus Mons d'ici, la Vile maritime
 En prend l'honneur: & pour tel le reuend,
 Que s'il etoit apporté du Leuant.
 Au mesme tronc surcroit le Bouley pâle,
 Fraile & leger, tant femelle que mâle:
 Bon à purger des articles & neuz,
 Du chef, des nerfz, l'humeur qui est en eus.
 L'usage bon de ce Bijon liquide,

Deuers le Lac dit d'Anecy me guide,
 Pour dire ancor' vne Eau avec son lut,
 Qui souuent porte au malades salut.
 Vne Roche est au Midi opposee,
 Pres de ce Lac, dessus Veizi, posee:
 Qui a deus crotz l'un sur l'autre, voütez,
 Tous deus ouuers, dedans mal rabotex:
 Et du dessouz l'entree est rude & basse,
 Où vn à vn, en se courbant on passe.
 Le iour pourtant, qui entre es deus manoirs,
 Fait qu'ilz ne sont ni sombres, ni trop noirs.
 Au haut de nuit, les Risetx se vont rendre,
 Pour se iucher: où ilz les vont surprendre
 Avec le feu, & là sont arrestez
 Dedans les retz à l'issue apprestez.
 Par le dehors, on monte en cete voüte,
 Dont le grauir vne grand' peine coüte,
 Haut, ápre & droit, si bien le fait comter
 Cil qui a eu la peine d'i monter:
 Où peu à peu insqu' au haut on eschape,
 Par les rinceaus souples, où lon s'arrape.
 En cete voüte, est vn creus ecarté,
 Où se conduire on ne peut sans clairté:
 Là est cete Eau, qui bien semble auoir source,
 Mais retenue en sa cuue sans course:
 Où elle croist & decroist par les foïs,
 Ainsi que fait la Lunc tous les mois.
 Les paisans, qui bien souuent en boient,
 Du mal des flancs alleg'ance en reçoient.
 Cete Eau est claire, & pesante pourtant,
 Et la senteur de la terre portant,

Terre en moiteur par elle meintenne,
 Grasse, ardrilleuse, & de couleur charnue:
 Qui tient beaucoup du lut Armenien,
 Et de celui que lon dit Lemnien.
 Ceus du Vilage, entre autres maladies,
 En font breuuage aus bestes refroidies.
 Si leurs Beuz ont au flanc quelque os rompu,
 Ou deloyé, apres qu'ilz en ont bu
 Par quelques fois, la fracture se serre:
 Et qui plus est, se trouue cete terre
 Aus Beuz occis (si vrei en est le bruit)
 Lice autour de l'os qu'ell a reduit.

Ce que i'ai dit des Montagnes, ameine
 Ioye & profit à cete vie humeine.

- „ Mais le bon eur de l'homme, & special
 „ A sa nature, est d'estre social:
 „ C'est l'homme seul, qui rend le lieu spectable:
 „ Non pas le lieu, qui rend l'homme acceptable:
 „ Et la vertu, iointe à l'humanité,
 „ Donne aus païs toute leur dignité.
 Tu es en paix, Sauoye, & as des hommes:
 A quoi tient il qu'eureuse ne te nommes?
 D'un eur content tu te peuz bien vanter,
 Si tu te saiz de tes biens contenter,
 Et si tu veuz telz qu'ilz sont, les connoitre:
 „ L'eur n'est pas bon, qui trop se fait paroître.
 En lieux diuers tu as de bons espriz,
 Dont Maurienne a bien sa part au pris,
 Tant qu'avec soy vn Lambert elle garde,
 Qui d'œil veillant dessus elle regarde:
 Par son sauoir, sa prudence & bonté.

Digne du lieu, auquel il est monté.

*Et Batendier, de suffisance egale
En Poesie & science legale,
Fait de ses Droitz Maurienne iouir,
Et ses beaux vers par tout le Monde ouir.
Son Lanceffey, basti ioignant la Vile,
Et Armillon, qui en est loin d'un mile,
Pres des Rochers, demontrent bien à part,
L'euvre diuers de la Nature à l' Art.
Quand bien ie voy son estat domestique,
Le comparant avec le fait rustique,
Ie di de luy (ainsi soint vreiz mes chans)
Qu'il est eurus à la Vile & aus chams.
Et toi, Bibal, qui laissas de bonne heure
Ton Languedoc, pour faire ici demeure,
As eprouué qu'un país montueus
Est bien ancor' país des Vertueus.
Rapin, Courier, que vit naitre Valoire,
Reçoit & donne à Maurienne gloire:
Il fait les Mons, & leurs conditions,
Les honorant par ses commissions.*

*A bien bon droit ma Muse se remembre
Du val plaisant de Cuyne, pres la Chambre:
Que l'Arq abbreue, & là pres est connu
L'oiseau de proye, au front laid & cornu.
Assez m'a plu ce beau lieu & fertile,
Mais ancor' plus cete face gentile
De Violand, dont mon œil fut ravi,
Voire mon cueur, tandis que ie la vi.
Ni plus ni moins qu'un cheual de seruice,
Entretenu au meilleur exercice,*

Alors

Alors qu'il voit la Pouleine qui pâit
 Au pré connu, l'herbe qui mieus lui plaît,
 N'ayant prouué l'amoureuse estincelle,
 Farrouche au frein, & farrouche à la selle:
 Et lui ne montre autres signes, témoins
 Du feu passant, & ell' ancores moins.

Raison ne veut, Moutier, que ie te taise,
 Qui eclairciz toute la Tarantaise,
 Comme le lieu du païs, principal,
 Dont tu es siege Archiepiscopal:
 Le Fleuve issant du Mont Isere, passe
 Par le milieu de ton asiete basse:
 Tes beaux logis, tes honnestes façons,
 Ne sentent rien leurs Rocz, ni leurs glaçons.

Et toi, qui tiens du Sel le nom antique,
 Dont tu as eu longuement la pratique,
 Les demeurans des fourneaus & cuiuers,
 Témoignent bien l'art de tes vieux ouuriers:
 Et les nouveaux, pour leur belle entreprise,
 Bien dignes sont que beaucoup on les prise:
 Par qui sera en Sauoye remis

Ce grand profit, si long tems intermis.

C'est un grand eur, de trouuer à sa porte

Ce que de loïn à grans fraiz on apporte.

Quel don plus grand se dēura reputer,

Qu'à son besoin rien d'autrui n'emprunter?

Bien est des Eaus merucilleuse l'alure:

Celle de Mer, laisse toute salure,

En s'ecoulant par le sable terreus:

Mais ceteci, inſqu'en ces lieux pierreus

Porte son sel: car qu'elle puisse aquerre

T ele faueur, en passant, de la terre,
 Ie ne le croi, ains la Mer se transmet
 En tel canal, qui salee l'admet
 Pardessouz terre : & puis la distribue
 Aus lieux lointains par quelque veine imbue.
 Et telle fois le fons est si puissant,
 Qu'un Roc de sel massif en est issant.
 Ancor' se voit la fontaine salee,
 En Eschalon, sur l'Arq, franche vallee:
 Quis de Salins sa source doit tenir,
 Et souz les Rocz iusqu'en ce lieu venir.
 Là les Brebiz, qui la salure sentent,
 Pour la sucer bien souuent se presentent:
 Mais l'Arq, qui pend tousiours sur ce costé,
 A le signal du sel tout presqu' osté:
 De Chamberi, le chef de la Prouince,
 Ce ne seroit raison que ie preuinse
 Le bien disant Butet, qui en n'aquit,
 A qui en touche & l'honneur & l'aquit.
 Mais ie lou'rai le Comte, qui commande
 Dessouz son Duc, comme son lieu demande:
 L'ayant Vertu au chemin enseigné,
 Et pas à pas Fortune accompagné.
 Et Deseissel, qui de sagesse & grace,
 Orne & meintient sa noblesse de race,
 Donnera autant à mes vers de bon eur,
 Comme ilz lui font de deuoir & d'honneur.
 Et Chatelart, l'e docte politique,
 Me fait recors de l'amitié antique,
 Lors que de soi par etude il prouuoit
 Ce qu'à present par vrei effet on voit.

Et Ducoudrei, dont l'eloquence franche
 Dans le Senat honore la Salanche,
 Merite vn los ancor' sur celui là,
 Pour la faueur que des Muses il a.

De la Cité sur le grand Lac assise,
 Qui tient la cause en armes indecise,
 J'aime trop mieus, puis qu'assez ie ne peu,
 N'en dire rien, que d'en dire trop peu.

Et d'Anecy, qui m'a esté nommee,
 Pour y auoir dames de renommee,
 L'honneur par moi à mon Valence soit,
 Qui sur le lieu la faueur en reçoit.

Au droit d'Eton, où Isere plus forte,
 De l'Arq bruitif l'eau & le nom emporte,
 Se voit le mont de l'Arcluse eminent,
 Témoin de l'air, & du tems imminent,
 Selon qu'il est emmantelé de Nues:
 Là sont Coutaux de vignes continues,
 En Miolan, beau val & fructueux,
 Où est le lieu de Lambert vertueux,
 Prochein d'honneur, de sauoir & de grace
 Au prenommé, ainsi comme de race:
 Dont Piochet, parent d'autre surnom,
 D'un pas egal va suiuant le renom.

Durons nous rien des Bergeres, qui chantent
 De leurs amours, que les fôretz rechantent?
 Mais pourquoi non? il conuient en ces lieux
 Paitre l'oreille aussi bien que les yeus:
 Car tout de mesme est la vuë eioiue
 De ces Rochers, & de ces chans l'ouye.
 N'i cherchez pas ces accors composez,

Ces demy

Ces demytons, ni ces comtes pausez:
 Ce sont chansons pleines & pastorales,
 Ce sont des vois fortes & pectorales:
 Motz tous exquis, & de Parisien,
 Tout frais tournez en bon Sauoisien.
 Quel plaisir c'est, passant par la Bourgade,
 Quand vous vient voir des garces la brigade,
 Au mois d'Auril, les corps au busq, & ceintz
 Par souz l'aisselle, ainsi que ces viens Seinz:
 Desqueles l'une, en leur ranc les ordonne,
 Chante premiere, & sur le lourd fredonne,
 S'assurant bien, que pour son beau chanter,
 Vous leur donrez de quoy le Mei planter.

Ainsi Sauoye est eueuse par elle,
 En son assiete & force naturelle:
 Eueuse ell est, pour les diuers espriz,
 Qui dedans elle ont origine pris.
 Et qui lui sont, par pieteus office,
 Reconnoissans ce premier benefice:
 Eueuse ell est du Prince qui la tient,
 Et en seurté paisible l'entretient:
 Et croi ancor qu'entre tous ces merites,
 Moi qui lui ay ses louanges ecrites,
 Ne lui ay fait de tous le moins d'honneur,
 Gratifiant le tems de son bon eur.

Donques, Prouince, ornee de simpleesse,
 Sans enuier la pompeuse noblesse
 De tes voisins, qui es, par don expres,
 Si loin des maus, desquelz tu es si pres,
 En cet etat pendant tu pourras viure,
 Que tu seras d'ambition deliure,

Que tu pourras en toi te contenir,
 Par le passé mesurant l'auenir.
 Ce beau Royaume, opulent, grand, & large,
 De sa grandeur n'a pu porter la charge:
 Et n'ayant plus d'ennemis assez fors,
 Contre soimesme a tourné ses efforts.

Que nul pourtant n'attende que i' atteigne
 Ce qu'exposer ie ne peu, ni ne deigne:
 „ Ains ie me tai: car qui peut s'opposer
 „ A celuy la qui sait tout disposer?
 „ Qui choisira ce qui est profitable?
 „ Ou qui fuira ce qui est euitable?
 „ Puis que la paix les discors fait nourrir,
 „ Et les guerriers la guerre fait mourir?
 „ Arrestons nous aus causes qui apperent,
 „ Ce tems pendant que les hautes operent.
 „ L'homme ne peut faire qu'humainement,
 „ Et Dieu tousiours fait tout diuinement.

Que s'il y a ancor' quelquun, qui fuye
 Cet air François, où toute chose ennuye,
 Où est le sang sur le sang animé,
 Où est l'ami sur l'autre enuenimé:
 Dont celle la, pour laquele on manie
 Le fer tranchant, est i'apieça bannie,
 Là où les bons n'ont rien qui soit du leur,
 Que l'etranger n'emporte, ou le voleur,
 Viene en ce lieu que i'ay voulu protrere,
 S'il sait regler l'aise par son contrere:
 „ Car qui ne sait l'assez du peu choisir,
 „ En lieu du Monde il n'aura son plaisir.
 Il iouira de liberté paisible,

Tant qu'en permet ce tems dur & nuisible,
 Et tant que fait, selon l'humain pouuoir,
 Vn sage Prince auiser & pouruoir.

Mais qu'à besoin Nature d'eloquence?
 Il y verra solitude & frequency,
 Rudesse & art:sauoir, rusticité,
 Tout faire un beau, par la diuersité.

Que s'il auient, que ce simple edifice
 Soit à son gré de trop peu d'artifice,
 Il est au lieu, pour trop ne se fâcher,
 Et a moyen de plus outre marcher.
 Passe le Mont, qui Sauoye discerne
 D'avec Piemont, qu'un mesme Duc gouuerne,
 Large sommet, neige, orages, glaçons:
 Mons des deus flancs, Lac froid, & sans poissons:
 La poste assise, aus Vens tauerne ouuerte:
 Puis la Ferriere au dela, plus couuerte,
 Au val pendant, virant, & plein de croix,
 Où le Torrent du Lac bruit par les Rocx.

Par ces haut lieux souuent a fait passage
 Le Dieu Mercure, en faisant son message,
 Voyant ce Mont, entre autres, qui reuient
 A celuila où son Ayeul se tient.

Atlas n'est point plus ardu en son feste,
 Plus de Sapins ne lui couurent la teste:
 Son grand partour n'est pas mieus de tous flancs
 Batu de pluye, & d'orages souflans:
 Sa face n'est de Nues plus noircie,
 Ni de verglas sa barbe plus gersie:
 Dessus le dos plus de neige n'a pas,
 Plus de Torrens ne lui couurent abas.

La haut

Là haut pourtant la sublime Alouette
 Se guide en l'air, y crie & pirouette:
 Et si n'a lieu, ce semble, iour ny soir,
 Que sur la Neige, où el' se puisse assoir.
 Là les Marrons, quand les Neiges tout courent,
 Vous vont guidant, par le chemin qu'ilz ouurent.
 Puis quand faudra pardeça repasser,
 Le long du val vous viendront ramacer.

Voilà le Mont, demijour de malaise,
 Jusqu'à trouver la basse Nonualaise:
 Puis d'or en là, autre langue & humeurs,
 Et un Turin de plus polies meurs:
 Où est le Pau, qui la campagne laue,
 Et le Senat d'une dignité graue:
 Là en public les Sciences on lit,
 Le Prince là, sa residence elit,
 Et la splendeur d'une Princesse, illustre,
 A tout cela ajoute plus grand lustre:
 Dont la bonté les bons espriz semond
 D'aler trouver leur repos en Piemont.
 François passant, s'autrefois tu l'as vue,
 Arreste toi, pour plus digne reue:
 Voire & combien que l'aies vue, ou non,
 Va de tes yeus obeir au renom.
 Si tu l'as vue autrefois, c'est l'Aurore,
 Qu'autant de fois qu'on la voit, on l'honore:
 Si tu la vois orprimes, c'est le fruit
 Du long desir, qui surmonte le bruit.

Que si plus loin autre desir te pousse,
 Comme de voir la couuoitise est douffe,
 Bien, passe donq: mais porte tous tes sens,

Pour t'assurer au lieu où tu descens.
 Sur toute chose en ta memoire attache
 Le ferme cueur de ce Prince d'Ithache:
 Voi les façons, & les diuersitez
 D'hommes viuans, & païs, & citez:
 Milan peuplee, & de trafique grande,
 Et le Chateau fameux qui lui commande:
 Et la Cité, dont les Veniciens
 Se font nommer, ses Signeurs anciens:
 Va voir ancor' la Toscane Florence,
 Belle de nom, d'estat & d'apparence:
 Urbain petite, ample pour la grandeur
 D'un Prince plein d'honorable splendeur.
 N'oublie à voir les reliques de Romme,
 Si connoitras pourquoi Seinte on la nomme:
 Naples gentile, ornee en Citadins,
 Air chaleureus, delices de iardins:
 Et par chemin tant de Viles insignes,
 Dont ie ne di ni les noms ni les signes,
 Soit sur le Pau, ou soit sur le Tesin,
 Ou en païs plus lointein ou voisin:
 Dont les Signeurs tretous se fortifient
 L'un contre l'autre, & en nul ne se fient.
 „ Maudit soupçon, qui nous oste des meins
 „ Ce beau lien, qui seul nous fait humeins.
 Lors ayant fait par regions diuerses,
 A ton loisir tes courses & trauerses,
 Te reste à voir les superbes façons
 De Genes braue, & la Mer sans poissons.
 Mais en alant, selon ton entreprise,
 Par meinz endroiz où la vertu se prise,

*Si auras tu mil obgetz alechans,
 Le droit chemin de l'honneur empeschans:
 Tu trouueras la braue Courtisane,
 Qui des enfance est formee artizane
 De beau meintien, d'œil orgueilleus & dous,
 Pour sembler estre à vn, & estre à tous:
 De beau parler, de pensée rebourse:
 Aimant l'ami pour l'amour de la bourse:
 Auecques l'age apprise à moins cherir,
 Vendre les iours, pour les nuiz rencherir.
 Ici sera ta venue nouvelle*

- Prise au filct, si tu n'es en ceruelle.*
 » Sois vn *Vlisse*, en ces endroiz, viuant:
 » Non comme l'un de son troupeau suiuant.

*Autant ou plus te garde des Tricherres;
 Que Mariolz ilz disent par les terres,
 Qui auec toi se venans embarquer,
 Ou au logis apposté se parquer,
 D'un tel barat tous tes deniers atrapent,
 Que les plus fins à grand' peine en echapent.
 Quant est du fait des tirans tauerniers,
 Hostes sans foi, du change de deniers
 De lieu en lieu, des peages & daces,
 Qui sont es pors, es portes, & es places,
 Et brief, par tout: le remede à cela,
 C'est patience, il faut passer par là.*

*Va meintenant, auerti de bonne heure,
 Possible auras la rencontre meilleure
 Que ie ne pense, & que ie net'ai dit:
 Que plust à Dieu que i'usse mal predict:
 Lui plust ancor' que les meurs recitees*

Ne fussent point en la France vsitees,
 Et que les tours des premiers inuentez,
 Ne fussent point des derniers augmentez:
 Car en ce lieu de sanglante discorde,
 Y a il mal auquel on ne s'accorde?
 Et au milieu de tele impieté,
 Y a il bien qui y soit respecté?
 Tu as deus fois, ô France desolee,
 Traité la Paix, & deus fois violee:
 Donques voulant & les corps & les cueurs
 Rendre du tout ou veincuz, ou veinqueurs,
 T a propre force à ta force ennemie,
 T e laissera en fin moins que demie,
 Ce semble, afin qu'une autre inimitié
 Plus aisement detruise ta moitié.

Huit ans entiers des grans troubles Galliques,
 L'an que le Monde en tumultes belliques
 Tout s'emouuoit, quand le froit hibernal
 Passoit de loin l'Equinocce vernal,
 Chantoit ses vers, Peletier, en malaise,
 Se reuanchant de la saison mauuaise,
 A contempler le Naturel decours,
 Les faitz diuins, & les humeins discours.

La Liure auoit Saturne au lieu vintième,
 Et l'Eschanson, Iuppiter au neuuième:
 Le Dieu guerrier les vintehuit tenoit
 Dans le Lion, & arriere venoit:
 La Ciprienne auoit pris pour sa place,
 En ses Poissons le quatorzième espace:
 Dans le Mouton, des Dieus le messenger
 Au dixhuitième etoit lors passager:

*En son Toreau eleuee la Lune,
Auoit atteint l'asiete vintevne,
Quand mon Soleil auoit fait par ses cours,
En son Mouton cinquante & deus retours.*



T I E R S L I V R E
DE LA SAVOYE,

A TRESILLVSTRE PRIN-
CESSE MARGVERITE DE
France, Duchesse de Sauoye
& de Berry.



'A N qui fut tel, de nouveau fit
refaire

La paix Françoise, où tant y a
d'afaire:

Que plût au Ciel fermement
maintenir

Ce tiers repos qu'il a fait reuenir:

*Et qu'un fier Mars, qui Stilbon fin regarde,
(Stilbon, qui peu les bonnes choses garde)*

Pût assurer avec loyaus accors

Les cueurs felons, qui commandent aus corps.

Puisse ce Mars aus inhumeins Tartares

Traiter sa guerre, ou aus Mores barbares,

Ou à Neptune enuoier ses combaz,

Soit en la Mer, ou d'enhaut, ou d'endas:

Là où s'etans rendues les armées,
 Du Dieu bifront soint les portes fermées:
 Et notre France ayant ses couz ruez,
 Voye au plus loin les orages muez.

Si vous pouuez d'une si grand' victoire,
 Signeurs d'Adrie, entretenir la gloire,
 Bien vous pourront ceus de deça la Mer,
 De leur repos pour auteurs reclamer:
 Mais n'estant leur pareil en Mer & terre,
 Preparez vous aus nouueaus faiz de guerre,
 Lors que viendra l'animal veneneus
 Auec Phenon prendre ce Dieu heineus.
 Mais si les feuz tant de païs atteignent
 Et pres & loin, sans que point ilz s'eteignent,
 Et sans qu'au Monde il y ait region,
 Qui n'ait sa part de la contagion:
 Quelque grand' cause en l'Vniuers se cele,
 Entretienat l'emute uniuerselle,
 Afin d'en faire uniuersel accord,
 Duquel demeure vn eternal record:
 Alors qu'etans les efforts à la cime,
 Et se faisant Conionction Maxime
 Des deus plus hanz, dans le chef des Maisons,
 Se referont les loix, meurs & saisons.
 Desia voit on que les Cieus, qui cheminent
 Leur cours réglé, dressent & determinent
 Les faiz futurs par meinz preparatiz,
 De changement tous significatiz,
 Et ce pendant les hommes se tourmentent,
 Et en leurs faiz eus mesmes se dementent:
 Ilz ont la paix, & leur intention

Nourrit tousiours plus grand' dissension.
 Ainsi le cours de noz tristes annees,
 En l'iniustice humeine condannees,
 Nous fait pleurer: tandis qu'en soupirant,
 Soit guerre ou paix, tout va en empirant:
 Et le dur tems augmentant la merueille,
 Malheurs nouveauz de iour en iour reucille,
 Plus grans que ceus, qui si grans se trouuoient,
 Qu' a tous auis, plus croître ne pouuoient.
 O bien eureus, qui sagement mesure
 De cete paix la duree & l'vsure!
 Voiant le tems aus dangers s'elargir,
 Et les malheurs l'un l'autre presagir.
 Et n'est disgrace ancores auenue,
 Qui n'ait été d'un signe preuenue,
 Si auisé fût l'esperit humein,
 Ou, mieus, s'il pût fuir de Dieu la main.
 Tel fut premier cet orageus eclandre,
 Qu'on vit, au lac de Nantua s'epandre:
 Qui si hideus un tems par l'air venta,
 Que tout autour la terre epouuenta,
 Signifiant le desastre en partie,
 Du Lac voisin, par quelque simpatie,
 Et que l'accord seconquement traité,
 Dedans les cueurs etoit mal arresté.
 Montrant ancor' par sa grand' uehemençe,
 Du Ciel troublé la future inclemence,
 Il demembra par ses fors tourbillons,
 Des hautes Tours les toiz & pauillons,
 Et pour trophée & signe de victoire,
 Il les planta en autre territoire.

Un autre orage en l'air trouble & epais
 Droit sur le tems de cete tierce Paix,
 Fut aus confins de Sauoye & de Bresse,
 Pareil d'horreur, & d'effrayable àpresse.
 Qui penetrant par la riuere d'Ein,
 Es lieux voisins exploita son dedein:
 Par les foretz, les Sapins hauz & fermes,
 Les Chesnes vieus, les Noyers & les Chermes,
 Furent brisez, arrachez, renuersez,
 Ou parmi l'air tous entiers trauersez.
 En mesme instant, cete tempeste outree,
 Au beau milieu de tant d'arbres entree,
 Les vns d'iceus, racine & tout, froissoit,
 Et les procheins sans offense laissoit.
 O grand effort, & puissamment nuisible,
 D'un air esmu, aus yeus presqu' inuisible!
 O grand concorde en contrarieté,
 Et si unie en sa varieté!
 Je di de vous, ô Vens, pleins de presages,
 Qui du fort Tems anoncez les messages:
 Detournez vous, ô sinistres, ailleurs,
 Pour faire place aus messagers meilleurs.
 Sauoye aumoins, ma demeure presente,
 Des plus grans maus a bien eté exemte:
 Et n'a senti que le moins grief des trois,
 Peu longuement, & en bien peu d'endroiz:
 Bien qu' au país où ell se contermine,
 S'aille fonnant l'implacable famine.
 Auise bien, Sauoye, ouure les yeus,
 Combien tu es fauorie des Ciens:
 Pren à bon point, que les Destins propices

T'ont mise à part de tous mauuais auspices:
 Et ceus qui sont en tes Mons apparuz,
 Sans te toucher, tes voisins ont feruz.

En nul Empire, ou Regne, on ne vit onques,
 Ni en pleins lieux d'Hemispheres quelconques,
 Tant d'accidens & signes monstrueux:
 Qu'ilz s'en sont vuz es detroiz Montueus:
 Comme si telz en ces hauz lieux se fissent,
 Afin que mieus & de plus loin se vissent:
 Et que des Mons les eschafaus hauteins
 Fussent Theatre aus spectateurs lointeins.

Le Soleil fut en l'Archer, au neuuieime,
 Et fut la Lune en la Vierge, au sezieme:
 Phenon, l'entree au Scorpion tenant,
 Et Iuppiter les douze pars prenant
 De l'Eschançon: le Dieu qui fait combatre,
 Les sept du Bouc: Venus, les vintequatre:
 Et commençoit en arriere marcher
 Mercure, ayant les treze de l'Archer,
 Lors que le Ciel, se couurant de ses Nues,
 Se deborda en pluyes continues:
 Et que des Mons les hauz sommetz pointuz,
 De leurs blancheurs furent tous deuetuz:
 La grand' lenteur de l'air les faisant fondre:
 Et se venant tout ensemble confondre
 Cete eau du Ciel, les rompoit par morceaux,
 Et tout aual les portoit à monceaux.
 Dont telement les terres en souffrirent,
 Que par dessouz nouveaus conduiz s'ouuurent,
 Par où les eaus à la foule venoient,
 Qui ça & là cours deuoiez tenoient.

Deuers Paumiers, vne eau pardeffouz terre,
 Minant le fons, a fandra vn par terre,
 Maisons, courtilz, & arbres enterra,
 Et en abime enorme les ferra.

Les Fleuves lors la force mepriserent
 De l'art humein, & leurs hauz pons briserent:
 L'Arue bruyant, les trois siens abbatit,
 Et de roideur le Rône combatit,
 Tant qu'il le fit par victoire contraire
 Et inaudite, en contremont retraire:
 Dont les Moulins, forcez de ce retour,
 Firent virer leur rouë à contretour.
 Le Rône ondeus, sur le pas de la Cluse,
 Fit choir le Roc, & s'en fit vne Ecluse:
 Quand son passage à soimesme il s'osta,
 Et contremont par les champs reslota:
 Dont les voisins, pour creinte du deluge,
 Eurent au haut des Rochers leur refuge:
 Et au deffouz fut le peuple etonné,
 Par où le cours du Fleuve estoit tourné.
 Donq' s'est il vu, par deus proches epreuues,
 Ce qu'on tenoit impossible des Fleuves:
 Non qu'il se puisse à la Nature offrir
 Chose qu'el soit contreinte de souffrir:
 Mais les humeins n'estiment rien faisible,
 Que ce qui est ordinaire & visible.
 Croions au moins, qu'un rare signe, fait
 Iuste argument de quelque rare effet:
 Et que Nature en vn instant ameine
 Ce que iamais n'a fait la force humeine.
 Or à la fin, ces ondes, qui n'ont pu

Souffrir arrest, leur obstacle on rompu:
 Dont le debort, impiteus & enorme,
 Perdant de Fleuve & de cours toute forme,
 Mit en effray les Vilages & Bours,
 Nayant au loin leurs terres & labours.

Ainsi s'en vint l'epouventable Rône

A la Cité où conflue la Sône.

Qui le repos des habitans surprint,

Et si acoup tant de pais comprint,

Que la fureur à la Cluse arrestee,

Sembloit qu'expres eût été apprestee,

Pour apporter le spectacle à Lyon

Du grand debort que vit Deucalion.

Chacun fuyant des rues les rivieres,

Gagnoit le haut de la Côte où Fourvieres:

Pitié par tout: & vouloir secourir,

N'estoit sinon se hâter de mourir.

La fureur croît, les maisons se font pleines:

Tout n'est qu'un Rône au large par les pleines:

Mais ancor' plus par le Fausbourg voisin,

Des grans marchez refort & magazin,

Furent raviz de ces ondes hideuses,

Peres, enfans, & les meres piteuses.

Qui sur les ais des planchers abouché,

Qui sur le dos d'une poutre affourché:

Qui empongnoit un arbre en quelque sorte,

Mais l'arbre & tout, l'eau furieuse emporte.

Deus fois souz Mer le Soleil descendit,

Deus autres fois le iour il leur rendit,

Pendant que tout etoit par tout à nage,

Hommes, bétail, & maisons & ménage.

Et sur

Et sur la fin, les bouviers, & les beuz,
 Tous effondrez dans les marais bourbeus.
 Et ne restoit des Vilages & granges,
 Que les monceaux entassez dans les fanges:
 Des prez herbuz, & des beaux champs à blé,
 N'apparoissoit qu'un terrage assablé.

Desordre grand, & saison importune,
 Qui fit enfler les sources de Neptune,
 Et les força de quitter leur giron,
 Pour trouver place es terres d'environ.
 En la grand' Mer les ondes eleuees,
 Des Holandois nayerent les leuees,
 Et tant de Bours, qui onq n'ussent douté
 Que l'Ocean si outre fût monté.
 Terres tadis en isles redigees,
 Furent souz Mer tout à coup submergees:
 Beuz tant de mil, dessouz les toiz enclos,
 Furent soudein engloutiz des grans flotz.

La Terre alors, masse pesante & dure,
 Qui le deschet des autres trois endure,
 Encontre l'Air, qui si fort la greua
 De Vens & d'Eaus, s'emut & s'eleua:
 La grand' Cité, qui Venise cotoye,
 Et qu'un des bras du double Pau ondoye,
 Sentit l'horrible & hideus tremblement,
 Qui l'ebranla continuellement,
 Et si long tems, que la tourbe Ciuile
 Cuida iamais n'auoir forme de Vile:
 Les fondemens sans cesse etoint secous,
 Dont les paroiz s'entreheurtoint de couz:
 Les Temples hauz, en grand nombre tomberent,
 Et souz

Et souz leur fais les Palais succomberent,
 Ou fussent ceus des grans de la Cité,
 Ou fût celui de leur Prince habité.

De ces fureurs il en fut ancor' vne,
 Quand au Toreau fut nouvelle la Lune,
 Le lieu dernier Saturne reprenant
 Dedans la Liure, & arriere venant,
 Quand de nouveau, Arue, ce mutin Fleuve,
 Rompit ses pons, & leur structure neuue:
 Et ceus d'enbas creignirent de rechef
 Par le deluge auoir mesme mechef.
 Que dirai plus? la Lune ancor' nouvelle
 Dans les Iumeaus, cet Arue renouuelle
 Pareil dedein, non content du second,
 Tant etoit l'air en deluges fecond.

Qui a tant pu causer d'humidité,
 Etans les cinq es liens d'aridité?
 Seroit ce point Iuppiter, qui conuerse
 Auec l'Esfant qui son Aiguier versé?
 Et puis Saturne au Scorpion posé?
 Ou l'Orion au Soleil opposé?
 Seroit ce point le Trigone aquatique,
 Qui veut ouurer sa derniere pratique,
 Ains que ceder dedans douze ans expres,
 Au grand Trigone ardent, qui vient apres.
 Et auons eu, parmi ces desfortunes,
 La glace horrible, & neiges importunes,
 Qui ont en l'air, en la terre & es eaus,
 Transi de froid, bestes, poissons,oiseaus:
 On ne voit point en l'annee où nous sommes,
 Perdrix, leur aux, plaisir des gentiz hommes,

Comme

Comme on souloit: ni en l'air, ni aus chams,
Oiseaus bandez, & degoiser leurs chans.

O que mon cueur à de de pit & d'ire,
De tant de fois un mesme fait redire,
Et que le tems obstiné me retreint
En un suget si dur & si contreint!
Voici ancor' que le pesant Saturne,
Du Scorpion frapant l'Astre diurne,
Dedans l'Aquaire, apres l'an, retourné,
Nouveau debord pluuiens a donné.
Ce Rône ancor' a mis à la renuerse
Le pont refait, qu'à Seissel on traaverse:
La neige es Mons se fondant de rechef
En plein hyuer, pour croître le mechef.
Plus que iamais sa fureur a montrec
L'eau rauueuse en Chamberi entree:
Et excedant ses coütumiers debors
De meinte rue a surmonté les bors.
Et à Lyon, qui ses foires exploite,
Tout de nouveau fut troublee l'emploite:
Et les marchans ia tant endommagez,
De mal sur mal se trouuerent chargez.
Ces iours Mercure es Poissons se vint mettre,
Puis contre luy la Lune en diametre,
Soir, que l'eclair, & le Ciel qui tonna
En plein hyuer, le vulguere etonna.

Donq' faudroit il de ces eaus pluuiiales
Tousiours se pleindre, & des ces fluuiiales,
Si les malheurs venoient de leur seul cours,
N'etans aydez d'autres plus grans concours.
Les douze mois, ont tous en vne annee

*Quelque sinistre auenture donnee:
 Voire plusieurs, si notre souuenir
 Pouuoit les tems & les lieux retenir.
 Les Elemens, contraires, entre eus quatre
 Se sont bandez, pour à l'enui combatre,
 A qui seroit le plus desordonné,
 En cet estat de Nature etonné.*

*Souz les Poissons, trois soirs qui se suiuirent,
 Second de Mars, & tiers, & quart se virent
 Les feus ardens sur les maisons epars,
 Dans Anecy, & aus procheines pars:
 Venus etant au Soleil iointe, à inste,
 Alant arriere, & Mars des raiz combuste,
 Deuers la fin des Poissons paruenant,
 Phenon, les trois du Scorpion tenant.
 Et sembloit bien es toiz le feu se prendre,
 Tant qu'au secours chacun se uenoit rendre:*

*Ici pensiez, que là le feu fût pris:
 Là vous pensiez, qu'ici il fût epris:
 Chacun en soi auoit fraieur & creinte
 Pour son voisin, plus que pour soi empreinte.
 Au tour du Lac, & mesmes au dedans,
 Brandons de feu tomberent tous ardens.*

*Souz le Toreau, qu'avec l'epaule destre
 De l'Orion la Lune pouuoit estre,
 Vers la minuit, la Terre s'ebanla,
 Dans Anecy, Peletier etant là:
 Mais peu durant, & tant que met vn homme
 A s'eneiller la nuit d'un parfond somme:
 Car es Mons creus, entr'ouuers par dessouz,
 Plus prouement les grans Vens sont dissouz.*

Et n'ont

Et n'ont été assez griez & molestes
 Les grans efors de ces signes funestes,
 Sinon qu'on vit (ô cas bien outrageus
 A la Nature!) un ecler orageus
 Sortir de terre, exhalant la fumee,
 Suiuie acoup d'une flamme alumee,
 Et puis d'un bruit le tonnerre imitant,
 Et de ça bas le haut Ciel irritant:
 Jour, qu'à Saturne ont donné noz vious peres,
 Entrant Phebus au Signe des deus Freres:
 Le premier point de la Liure ascendant:
 La Roche en est témoignage rendant.

Mais entre tant de memorables signes,
 Et de merueille à tous les Siecles dignes,
 Du lac Lemman le fait contagieus,
 Est l'un pour vrei des plus prodigieus:
 Enorme fait, qui toute foi excede,
 Toute longueur de tems, & tout remede,
 Par tant d'etez, par tant d'hyuers suiuans,
 Et entre gens sur leur garde viuans.
 Ancor' le bruit rengreg'ant les prodiges,
 Y va meslant fantômes & prestiges,
 Corps simulez, de rencontre & deuis,
 Ne diferans en rien des hommes vifz.
 Mais aidez moi, ô Musés, à me taire,
 Comme à parler, qui vous suis secretaire:

- „ Car l'eloquence, est en rien ne disant,
 „ Mieux meinte fois, qu'en beaucoup deuisant.
 Noz suruiuans, oyans chose inaudite,
 Estimeroint notre saison maudite,
 Tant sont les cas de peu de foi pouruuz,

Si lon ne croit à ceus qui les ont vuz.

*O Dieu tout bon, qui les Siecles reueillés,
Et entretiens en tes grandes merueilles,
Toi qui te fais en Nature honorer,
Qui fais & peuz detruire & restorer,
Si les labeurs que tant tu m'as faitz prendre,
Si les desseins que tu m'as faitz apprendre,
Ou que ie tai, ou que ie ramentoï,
N'ont tems ni lieu où ressortir, sans toi,
Renforce moi mes espriz, qui s'appaisent
En tous tes faitz, puis que telz ilz te plaisent.
Autre que toi ne me peut conuoier,
Pour me garder de choir ou foruoier.
Or fai moi donq' arriner, s'il est heure,
Et accompli l'esper qui me demeure:
Tien moi la mein, & au lieu me condui,
Pour le repos de ce petit iourd'hui:
Ce tems pendant qu'en ma mein i'ai la plume,
N'etein pourtant l'ardent feu, qui m'alume
A plus grand fait, esperant que l'un d'eus
N'empeschera l'honneur de tous les deus.*

*Donq' remetons tous ces cas deplorables,
Pour retourner aus faitz plus fauorables,
Si sera tems de rechoisir le bord,
Et de dresser la prouë vers le port,
Pour remener, avecques moi en France
Les Seurs qui m'ont gouverné des enfance,
Et m'ont conduit en tant de lieux diuers,
Par le fort tems des etez & hyuers.
Que si Fortune onq' ne les a aidees,
Vertu pourtant les a si bien guidees,*

Que les longs ans, avecques elles cruz,
 N ont du labour iamais eté recruz.
 Avec lequel l'esperoir leur est facile
 D'entrer ancor' en ce grand domicile,
 Mesme portant de leurs dons familiers,
 Pour pendre au haut des plus fermes piliers.

L'Astre annuel, ia l'estinale pointe
 Passoit d'huit iours: sa Seur estoit coniointe
 Sur les dixhuit des Iumeaus, avec Mars:
 Phenon la Liure eut aus vintehuit pars:
 Les vintetrois des Poissons, Iupin tindrent,
 Les vintesept du Taure, Venus prindrent:
 Mercure, au quart du Lion se getoit,
 Quand Iaques vint là où Iaques estoit.

Reçois ton Prince, Anecy, reuenant,
 Ce couple beau des chers enfans menant,
 Bien tendres d'ans, mais deus gages bien fermes
 De son amour: & deus genereus germes,
 Dont sortiront les francs & beaux sions,
 Au long aler des generations.

C'est meintenant, ô Musés honorables,
 Que vous deuez plus vous rendre exorables
 A moi, si onq. mon chant vous fut agré,
 Et si ie suis par vous Prestre sacre,
 Des plus sugetz & des plus volonteres,
 Le vous requier, Deesses saluteres,
 Par Apolon votre Prince & sauteur,
 Et de noz faiz de Medecine auteur,
 Lui impetrer, qu'en brief lui soit rendue
 Cete vigueur, qui lui est si bien due:
 Car que lui sert d'estre en ses fermes ans?

D'auoir l'esprit, & le cueur si presens,
 Sinon qu'aussi l'ame, qui l'euertue,
 D'un pareil corps soit garnie & vetue?
 Sans qu'il se face es grans lieux regretter,
 Où il ne peut sa presence preter?
 De quoi lui sert la veine tant eueuse,
 Imbue à plein de votre eau sauoureuse,
 Si la langueur s'es beaux desseins trompant,
 A tous les coups les va interrompant?
 Enten ô Ciel, la grand' priere expresse,
 Les criz & veuz d'un peuple qui te presse,
 Pour le secours de son Prince indispos,
 Duquel depend son bien & son repos.
 Et si mes vers en ces Mons qu'ilz decriuent,
 Tout à loisir se nourrissent & viuent,
 Et en l'honneur des Princes genereus,
 Viuent ancor' par toi, & toi par eus,
 Anne, clair sang d'Hercule & de Renee,
 Desquelz tu es l'eueuse fille aisnee:
 Qui vas tousiours maintenant ton bon eur
 Par les mariz, qui haussent ton honneur,
 Et toi le leur, qui du fleuron Galique
 Es prouenue, & de branche Italique:
 Les guerres t'ont le premier preuenue,
 Long tems te soit l'autre en paix meintenu.
 Tu as, Savoie, un ornement encore,
 Qui ton renom de rareté decore.
 Entre les dons de Nature estimez,
 Sont les effetz aus Herbes imprimez.
 Onq cete ouuriere, à produire ententine,
 Ne se montra si riche & inuentine,

Qu'en ces hauz Mons, si noblement herbu,
 Qu'on les diroit boutiques de Phebus.
 Ne pensez pas qu'ell' ne se soit iouee,
 Au grand pouuoir dont elle s'est douee:
 Car quand ces Mons erig'a & vetit,
 Elle y voulut faire un Monde petit.
 Bien me desplaît qu'en l'abondance riche,
 Je suis contreint d'estre, à l'exposer, chiche:
 Quand ie ne peu en lieux si plantureus,
 Faire aucun chois, sinon auentureus.

Par tout, celle herbe amere est rancontree,
 A Gentian Illirique montree:
 En Anticire il ne faut point passer,
 Pour l'un & l'autre Elebore amasser:
 Ny pour trouuer l'Absinte aromatique,
 Ne faut chercher la region Pontique:
 Mais au defaut du Dictam Candiot,
 On voit par tout l'odorant Pouliot.
 Assez y sont en leurs lieux ordinaires,
 Et l'Hepatique, & les deus Fulmonaires:
 Et cellesla qui ont leurs noms tenuz
 Du mol nombril, & cheueus de Venus:
 Celles ancor' que du Satire on nomme,
 Et l'Orchis Grec, irritemens de l'homme,
 Qui au deuoir de l'Amour se contreint:
 Et cellela, qui les lieux molz retreint,
 Dite Alquimile: & celle qui desserre
 Les cours des Mois, qu'lz disent Fiel de terre.
 La Saxifrage, exquise aus Graueleus:
 Le Liseron, exquis aus grateleus.
 Le Splenion, consumant la ratelle,

La Germandree, ayant la vertu telle,
 Et telle aussi l'Arabesque Cetrac:
 La Scabieuse, eide contre l'antrac:
 Toutes les cinq, ayans nom de Confoude,
 Par qui la playe & rupture se foude:
 La Filipende, & la Berle, qui sont
 Propres aus reins, pour les vices qu'ilz ont.
 Et tous les trois Eupatoires ancores,
 Celui des Grecz, & celui des deus Mores:
 Chacun ayant beaux effetz & diuers,
 Dont l'Agerat, tue aus enfans les vers.
 Et Gracedieu, qui l'Hysope figure,
 Aimant les eaux, des playes prompte cure,
 Dont le Cheual deuient tout foible & lent:
 Et à purger, breuuage violent.
 La Numulaire, ainsi du denier dite,
 Exquise à nous, aus Brebix interdite:
 Et la Merueille, au nom bien aüenant,
 Par les iardins, de plante prouenant.
 Ici ancor' sont les deus Sarrazines,
 Seruans aus beins des nouvelles gesines:
 Et le Narcisse, attirant au dehors
 L'epine, ou fer affiché dans le corps.
 Le Sermontein, la Bistorte, qui seruent
 Es composez, qui de danger preseruent.
 Et l'Heptaphile, à bien pres imitant
 Celle Bistorte, aus venins resistant:
 Et notre Otruche, à ce tant estimee,
 Des anciens ancor' non exprimee:
 Comme non plus tant d'autres n'ont esté
 De nom, deffet, ni de proprieté:

Et la Lunaire, a la feuille entreiointe,
 Qui est grapue au plus pres de la pointe,
 Belle pour vrei:les multiplicateurs,
 Ne sai pourquoy, en sont grans amateurs:
 Estce point celle (ou si l'auteur bruit erre,
 Lui donnant nom?) qui le cheual deferre
 Passant dessus? &, comme ancor' le bruit
 Accorde au nom, qui à la Lune luit?
 Et Martagon, entre les Liz nombree,
 Des transpueurs ancor' mieus celebree,
 L'Androsemon, au Trucheran semblant,
 Et comme lui, à l'etreindre, sanglant:
 Et celle ancor' aus greins rouges, Limoine,
 A retirer les mois fluans idoine:
 Et les Solans, prouocans à dormir:
 Et l'Asaron, prouocant à vomir.
 Et le Ciclam, qui soudein aide baille
 A enfanter, quand la femme en traueille.
 Et cellela, qui d'aik a la senteur,
 Gardant les corps d'aler à puanteur.
 La tige ancor' de la grosseur du poince,
 Qui à la cime vne grand' feuille pouffe,
 Nom de chapeau de la Grece portant,
 Et le malin vlcere confortant.
 Et l'herbe ayant la feuille dentelee,
 (Risfort sauuage, au vulguere appellee)
 Et sa racine, vn gout fort & cuisant:
 Aus hernies breuuage fort duisant.
 La Cacalie (où le merq deceuable
 Dement les yeus) y est ancor' trouuable,
 Qui a le ius comme Reglice dons,

Bonne au poumon, & àpreté de toux.

Et ne faut pas que par oubli demeurent

Les Aconiz, dont tant de bestes meurent,

Renars, & Louz, & les siers Liepars,

Nex ennemis des etables & parcs:

Ancores moins celle herbe à voir tant belle,

Qui de Paris vulguerement s'appelle,

D'un bois tout droit, aiant en deux endroix,

Milieu & haut, quatre feuilles en crois.

Aus Aconiz tout contraire s'epreuve

Son rouge grein, q'ua la cime lon treuve:

Qui au cerueau restore la raison,

Soit par langueur perdue, ou par poison.

J'ai longuement par ces Mons recherchee

L'herbe à bon droit des experts tant preschee,

A qui de l'ange a été fait le nom:

Mais ie ne sai s'elle s'y treuve, ou non:

Iure, le Mont, qui les Cantons confronte,

Nous en fournit vne abondance prompte.

Peust elle entiere autant se conseruer,

Qu'ell peut de maus guerir & preseruer:

Sa creuse tige, & sa rare substance,

Contre le tems n'ont longue resistance:

„ Mais il conuient que nous viuons contents,

„ Que les grans biens ne durent pas long tems.

Le Tamaris, aus feuilles palissantes,

Y croît au bord des Riuier & glissantes:

A la douleur des dens bien reputé,

Et à la rate enflée de durté.

Mais où me metz ie, en chose si diffuse?

Qui l'ornement du langage refuse?

Là où peu sert l'oreille sans les yeux,
 L'étude assez, mais l'épruue ancor' mieux.
 Par tout i' inuoque, Apolon, ta puissance,
 Pour de tes dons me faire iouissance:
 Mais en ce lieu, tant ne veu m' amuser
 A dire bien, qu'à bien faire & user:
 Ici n'a grace un Vers suget au nombre,
 Et des effectz il n' exprime qu'une ombre:
 Fai moi ici plus ouurer & sauoir:
 Ailleurs fai moi plus d'elegance auoir.

Dessus la Vile, à qui le nom de Bonne
 (Siege premier du Foucigni) se donne,
 Et qu'au milieu Arue va ondoyant,
 Est Môle assis, en son tems verdoiant
 Pour les Bergers recherchant la pâture:
 Mais aus espriz admirans la Nature,
 Les Simples beaux produisant a planté,
 Plus qu'autre Mont par les Alpes planté.
 Sa montee est moins roide que hauteine,
 Dessus la pointe ayant une fonteine,
 Dont le clair bruit, donne à ceus qui sont las
 Du long monter, grand' frescheur & soulas.
 Là une odeur de fleurs epanouyes,
 Rend du cerueau les forces reionyes:
 Soit celuila qui de toutes s'epard,
 Ou soit celui des vnes tout apart.

Non loin de lui, est Sodene (ainsi comme
 Il n'i a Mont, que le país ne nomme:)
 La Roche voit tous les deus audenant,
 Môle vers Nort, Sodene vers Lëuant.
 Et qui voudra des Mons voir l'outrepasse,

Par ces

*Par ces deus là, lui conuiendra qu'il passe.
 Dedans les deus, mesme nombre ne vient:
 Mais à chacun sa rarité conuient:
 Quand le premier vous aurez vu à l'aise,
 Force sera que l'autre autant vous plaise.
 Et ainsi sont pres à pres confrontez,
 Pour en leur tour estre tous deus montez.*

*Mais quel pouuoir peut estre tel, qu'il rende
 L'air & la terre en concorde si grande?
 Et qu'un Soleil donne si grand' tiedeur
 Sur ces sommetz ouuers à la froideur?
 Des flocz neigeus la force aérienne
 Couure & nourrit la moiteur terrienne,
 Et la defend de l'iniure des Vens,
 Soient glaciaux, arides, ou feruens.*

*Vreiment ici se voit la grand' largesse
 De la Nature, ou mieuus, la grand' sagesse,
 Qui de son sein tout par ordre depart,
 Et qui en donne à tous ages leur part.
 D'œil attentif vous admirez les Plantes
 Ancor' sans nom, & si peu ressemblantes
 A cellesla que l'Empirique escrit
 En ce bel Euure à son Aree inscrit,
 N'a cellesla qu'à trouuees notr' age,
 Leur donnant nom de leur forme & ouurage.
 Grande faueur à noz siecles tardiz,
 Plus grande ancor', qu'aus siecles de iadis,
 Qui a montré ces herbes & racines,
 A nouueaus maus, nouuelles medecines:
 Quoi que n'aions ancores ce merci,
 Que tout l'effet nous en soit eclairci:*

Mais pensons bien, que les longues années
 Donnent le cours à toutes choses nees:
 „ Savoir ne vient à l'homme qu'à tems du,
 „ Et pour labour les Dieux ont tout vendu.
 Noz sens premiers l'alme Genie honorent,
 Pour les beautez qui la terre colorent:
 Puis à loisir la forme faut noter:
 Apres au goût la saveur rapporter,
 Si salee est, ou insipide l'herbe,
 Douffe, amere, acre, acide, austere, acerbe:
 Quel temps les fait naître, avancer, vieillir:
 Quele est la fleur, & la graine à cueillir:
 Et si la force au secher diminue,
 Ou s'elle augmente, ou s'elle continue.
 Ainsi en art asssemblant les raisons,
 Par vrëye epreuve un iugement faisons,
 N'auqns nous pas deconuert les riuages
 De l'autre Monde, & les veluz Sauvages?
 Dont s'est connu ce haut feuillu Petun,
 A tant de maus utile & opportun?
 Et autres dons, desquelz l'esperence
 Nous a formé peu à peu la science?
 Si la vertu autre terroi sentant,
 Et autre Ciel, ne s'aloit dementant.

Si nous eussions pourtant la connoissance
 Des notres biens, ou la iuste puissance
 Sur noz desirs, sans estre mendiens
 Par les pais Mores ou Indiens:
 Nous n'aurions point d'esperances douteuses,
 Ni de noz faitz repentances honteuses:
 Ayans voulu trop cherement aimer

- Les nouveantez qui viennent d'outremer.*
- » *Le naturel profit, & legitime,*
 - » *Perd tout son pris, quand on le desestime.*
 - » *Le conuoiter, qui nous ronge & detruit,*
 - » *Du bien contant nous fait perdre le fruit.*
- Bien auons nous un instinct, qui fait croître
Dedans noz cueurs l'enuie de connoître:
Cent mil objetz se trouuent d'admirer,
Cent mil & plus, qui nous font desirer,
Souz les secretz de la grand' Prouidence:*
- » *Mais le desir doit auoir sa prudence:*
 - » *Cil qui n'a vu que son seul lieu natif,*
 - » *Il a vescu ainsi comme captif:*
 - » *Celui qui est hors de la tourbe vile,*
 - » *Et tout un Monde estime estre vne Vile,*
 - » *Eureus est il, si ici & ailleurs*
 - » *Il rend ses faitz & ditz tousiours meilleurs.*
 - » *Mais si l'aler & le voir, nous attise*
 - » *De veins objetz tousiours la conuoitise,*
 - » *Meilleur seroit du Berger le parti,*
 - » *Qui n'est iamais des Montagnes parti.*
- A tant par moi la Sauoye chantee,
Après l'auoir deus ans entiers hantee,
Et aiant vu cinquante cinq hyuers,
Au Tems ailé ie consacre mes vers.*

F I N.



CHANT DE L'AVTEVR,
présenté à Madite Dame.

SI I E repren mes anciennes erres,
 Princeſſe, ſoin des Cieus, honneur des Terres,
 Si on me voit du meſme ieu epris,
 Dont i'ai laiſſé, non pas quité le pris:
 Je n'ai point peur que la docte Neuueine
 Rende a preſent cete repriſe veine:
 Vu qu'à mes vers ſe montre pour obget,
 Si grand merite, & ſi digne ſuget.
 Je connoiſ bien les Muſes honorables
 M'auoir eté grandement fauorables,
 Quand mes premiers ouurages publiez,
 Par leur vouloir vous furent dediez.
 Et voi à clair, que la part la meilleure
 De mon bon eur, ſe decouurit à l'heure
 Que ie fondaï mon bruit & mon renom
 Sur la grandeur de votre treshaut nom.
 Quand me ſouuient des ſaiſons de l'Annee,
 Dont ie vous ai par ecrit etrenee,
 Où ie vous ai au Printems ſouhaité,
 Qu'il vous auint ce plantureus Eté,
 Lequel ie voi de preſent qui vous donne
 Promeſſe & foi d'un fructueus Autonne,
 Auquel ſuiuant vn Hyuer ſauourens,
 Rendra en tout voz quatre Tems eurenſ:

Puis

Puis quand ie voi ce clair esprit, qui dure
 En son Printens, & nul Hyuer n'endure:
 Ce m'est grand eur, que i'aye eu ce credit
 Enuers le Temps, d'auoir si bien predict:
 Et qu' Apolon, qui aus Musés preside,
 Et en l'esprit des Poetes reside,
 M'ait fait ce don, que moi prophetizant
 De voz Destins, i'aye eté vrei disant.
 Puis que le Ciel, qui vous a eleuee,
 A ce grand Duc vous auoit reseruee,
 Et lui à vous, qui vous a assemblez,
 Par ce que tant l'un à l'autre semblez;
 Mais pensez vous combien il est estrange
 Qu'un Poete soit prodigue de louange,
 Et puis qu'il voye auenir les effectz
 Tout au rebours des Ecriz qu'il a faitz?
 Les vns sans choiz toutes honneurs augmentent,
 Qui de leur fante au dedans se dementent:
 Les autres sont souz la sugesion
 De l'amitié, & de l'afeccion:
 Qui telement ont la vuë eblouye,
 L'auis trouble, & credule l'ouye.
 Qu'ilz vont trompant du furd de verité
 L'ami, eus mesme, & la posterité.
 Mais quand ie voi que louée vous estes
 Egalement du bruit & des Poetes,
 Quand i'apperçoi que ce qui est en vous
 Surmonte ancor' l'opinion de tous,
 Indicible est l'aise qui me contente,
 De voir l'effet de ma premiere attente:
 Indicible est en quel plaisir ie vi,

D'auoir

D'auoir eté de tant d'espriz suiui.

*Voila pourquoy ma Muse se rallume
En voz vertus, & renforce ma plume:
Et sachant bien que le propre instrument
Lui faillira plus tost que l'argument,
Vient reueiller sa force coútumiere,
Au souuenir de sa vertu premiere:
Si bien que tant que chanter el' pourra,
Par votre nom ses Chans elle clorra.*

Sonnet dudit Auteur.

*Tu t'en fles, Pau, de deus honneurs diuers,
Qui sont fondez dessus deus Marguerites:
Montcalier l'une orne de ses merites,
L'autre remplit Piemont, ains l'Vniuers,
L'une est la fleur diaprant les chams vers,
Ou, mieus, ell' est quelcune des Carites:
L'autre a au Ciel ses louänges ecrites,
Outrepassant le suget de mes vers.
S'elles etoint d'une mesme grandeur,
Il y auroit ça bas deus Souueraines:
S'elles etoint de pareille splendeur,
Le iour auroit deus lumieres sereines.
Mais quoy? le Monde un seul Soleil peut voir,
Si bien il peut quatre Graces auoir.*

Autr

Autre.

L'homme de cueur par Vertu tend au port:
 Mais si Faueur en poupe ne s'appreste,
 Faute de Vent en haute Mer l'arreste,
 Ou le fort Vent le gete loin du bord.

Que si Fortune, avec vn dous aport,
 Sans la Vertu, d'aspirer est trop preste,
 Au long aler, suruenant la tempeste,
 Se perd la Nef, le voiage & le port.
 O qu'eureus est, qui iouit de chacune,
 Quand l'une guide, & l'autre enfle le cours!
 O que peu est celui qui n'en a qu'une!
 Donq qui aura l'une à l'autre prospere,
 Soit tant plus prest à preter son secours
 A qui ancor l'une par l'autre espere.

Autre.

Je va & vien par volontaire fuite,
 Pour contempler le Monde en diuers lieux,
 En euitant, à tout le moins des yeux,
 Tant de malheurs, dont la Frāce est detruite.
 Tandis, Daumouche, alant de suite en suite,
 Reconnoissant amis nouueaus & viens,
 Je t'ai connu de ceus qui iugent mieus,
 Que la Vertu est ma seule conduite.
 Chacun de moi se montre desiant,
 De chaque part on me va epiant:
 Mais si on veut qu'en brief ie me reuele,
 En temperant peu à peu mes humeurs,
 Je m'euuieilli d'une vertu nouuelle,
 Et raieuni es anciennes meurs.

MOINS ET MEILLEVR.



